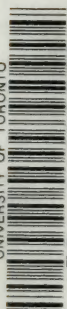


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01456235 9





2

67

MONSIEUR ET MADAME
DUGAZON

COMÉDIE DRAMATIQUE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris

sur le THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON (second Théâtre-Français)

le samedi 28 décembre 1901.

DU MÊME AUTEUR

THÉÂTRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (<i>Odéon</i>) . . .	1 vol.
LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose (<i>Gymnase</i>) . . .	1 —
BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (<i>Odéon</i>), en collaboration avec A. Delavigne.	1 —
LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (<i>Gymnase</i>), même collaboration.	1 —
L'AURÉOLE, comédie en un acte, en vers (<i>Vaudeville</i>)	1 —
MUSOTTE, pièce en trois actes (<i>Gymnase</i>), en collaboration avec Guy de Maupassant.	1 —
LES VIEUX AMIS, comédie en trois actes, en vers (<i>Odéon</i>) . . .	1 —
VOILA MONSIEUR! comédie en un acte (<i>Gymnase</i>), en collabo- ration avec A. Delavigne	1 —
L'AMIRAL, comédie en deux actes, en vers (<i>Comédie-Française</i>). . .	1 —
LA DOUCEUR DE CROIRE, pièce en trois actes, en vers (<i>Comédie- Française</i>).	1 —

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE	1 vol.
A TIRE D'AILE.	1 —
PARAVENTS ET TRÉTEAUX.	1 —
LES MOINEAUX FRANCS	1 —
LA MUSE QUI TROTTE.	1 —
SOLEILS D'HIVER, notes d'un Parisien en Provence	1 —

OUVRAGES EN PROSE

LE MONDE OU NOUS SOMMES, nouvelle.	1 vol.
LA MADONE, roman parisien	1 —
CONTES A MADAME.	1 —
DU TRISTE AU GAI.	1 —

AIOL, chanson de geste du XIII^e siècle, publiée en collaboration avec
M. G. Raynaud. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et
Belles-Lettres.*)

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour
tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

MONSIEUR ET MADAME
DUGAZON

COMÉDIE DRAMATIQUE EN QUATRE ACTES

PAR

JACQUES NORMAND



PARIS

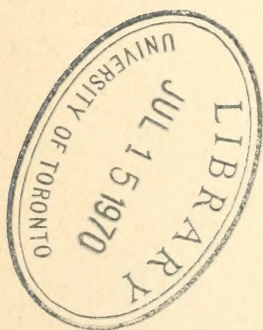
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

PQ

2376

NM6



A MONSIEUR PAUL GINISTY

DIRECTEUR DU THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

qui monta cette pièce avec un goût si sûr et si délicat,

Très amical hommage,

J. N.

PERSONNAGES

DUGAZON.	MM. DORIVAL.
ELLEVIUO.	COSTE.
CARMONTELLE.	DARRAS.
GEORGES DE CÉNOZAN.	LAUMONIER.
FLEURY.	DAUMERIE.
ALEXANDRE DUVAL	CAILLARD.
ARISTIDE.	CH. GERMAIN.
D'ALVILLE.	BERTAUX.
PIERRE.	BUZZINI.
CHEVALIER DE KERGOËT.	SYNÈS.
DROUIN.	BAUDRY.
MADAME DUGAZON.	M ^{mes} MARIA LEGAULT.
VESTRIS.	MARGUERITE CARON.
LANLAIRE	YVONNE GARRICK.
JULIE CANDEILLE	J. KESLY.
CONTAT.	J. BÉRYL.
NANETTE.	FROMANT.
DEVIIENNE	LEYRISS.
LA PETITE MARS.	MARTINEAU.
ESTELLE.	VELLINI.

MUSCADINS, GENS DU PEUPLE, POLICIERS, SOLDATS.

La scène, à Paris, dans les tous premiers temps du Directoire.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. le Régisseur général de l'Odéon.

MONSIEUR ET MADAME DUGAZON

ACTE PREMIER

Chez Fleury, à Saint-Cloud. Petit jardin. A droite, maison à laquelle on accède par un perron. Au milieu, sous les arbres, table et sièges. A droite, au fond, terrasse donnant sur la Seine et le village de Saint-Cloud ; au fond, à gauche, mur et petite porte à claire voie. A droite, premier plan, un banc. Belle matinée de commencement d'octobre.

SCÈNE PREMIÈRE

FLEURY lisant sur le banc, à droite. **NANETTE**, paraissant sur le perron de la maison. Elle porte des assiettes, verres, serviettes, etc.

NANETTE.

Ah ! vous êtes là, monsieur ?

FLEURY.

Tu le vois, Nanette.

NANETTE, descendant.

Je vais mettre mon couvert... puisque monsieur a trouvé bon d'inviter des gens à déjeuner... comme si monsieur n'était pas heureux tout seul, dans sa petite maison de Saint-Cloud...

FLEURY.

Monsieur... monsieur... Dis toujours citoyen, Nanette !

NANETTE, tout en mettant le couvert.

Citoyen ! vous ! monsieur Fleury, le célèbre Fleury, sociétaire du Théâtre-Français !

FLEURY.

Prisonnier hier, ma bonne : aujourd'hui simple acteur au théâtre Feydeau... en attendant que les artistes de la vieille Comédie-Française, dispersés par la tourmente révolutionnaire, se retrouvent au bercail.

NANETTE.

Allez ! allez ! malgré toutes leurs révolutions, ils ne vous changeront pas. Vous serez toujours de notre bon temps d'avant 89, qui valait un peu mieux que leur Convention d'hier et leur Directoire d'aujourd'hui !... Mais je bavarde... combien de couverts ?

FLEURY.

D'abord, Dugazon !

NANETTE.

Oh ! celui-là, je me suis toujours demandé comment vous en aviez fait votre ami. Un Jacobin, un ancien aide de camp de Santerre !...

FLEURY.

Un grand artiste, un brave cœur, malgré ses rudesses et sa manie de la politique... Et puis quel solide gaillard !... Quel joli escrimeur, superbe sous les armes et sûr de son coup d'épée ! Je me suis battu trois fois en duel avec lui, et il m'a blessé trois fois. Rien de tel, vois-tu, pour lier deux hommes ensemble.

NANETTE.

Madame Dugazon vient aussi ?

FLEURY.

Hélas ! non !... Elle a été chanter hier soir à Montagne-du-Bon-Air et elle ne pourra venir ce matin.

NANETTE, continuant de mettre le couvert.

Montagne-du-Bon-Air ?

FLEURY, se levant.

Eh !... oui !... Saint-Germain ! C'est comme ça qu'ils l'appellent aujourd'hui.

NANETTE.

Eh bien, tant pis, qu'elle ne vienne pas, Madame Dugazon ! Je l'aime tout plein cette femme-là... que son mari traite Dieu sait comme ! Est-ce que c'est juste, ça, monsieur ?

Elle pose violemment une assiette.

FLEURY.

Ne casse rien et dépêche-toi.

NANETTE.

Qui encore ?

FLEURY, se promenant de long en large.

Madame Vestris.

NANETTE.

Il lui faudrait la table entière à la belle Vestris, avec sa majesté, son orgueil... et son appétit ! Et Jacobine comme son frère Dugazon !

FLEURY.

... Julie Candaille ; moi, quatre...

NANETTE.

Julie Candeille ! un petit bijou ! et capable ! C'est vrai, monsieur, qu'elle ne se contente pas d'être comédienne, mais qu'elle joue aussi de la harpe, du clavecin et qu'elle compose des romances, des pièces de théâtre ?

FLEURY.

C'est vrai, Nanette. La « sensible » Candeille fait tout cela.

NANETTE.

C'est vrai aussi qu'elle donne des petites soirées où l'on entend ce qu'il y a de plus fameux en fait d'artistes ?

FLEURY.

Tellement vrai qu'elle en donne une ce soir et que j'irai.

NANETTE, finissant de mettre les couverts.

C'est tout ?

FLEURY.

Oui.

NANETTE.

Sans compter ceux qui s'invitent au dernier moment, qui s'assoient à votre table comme à la table du bon Dieu !

FLEURY, riant.

Dis toujours de l'Être Suprême, Nanette !

NANETTE.

C'est trop long ! (La porte du fond s'ouvre avec un bruit de sonnette.) Quelqu'un... Ah ! c'est madame Vestris... je cours à mes fourneaux.

Elle rentre vivement dans la maison.

SCÈNE I

FLEURY, VESTRIS.

VESTRIS.

Bonjour, citoyen Fleury!

FLEURY.

Bonjour, belle Vestris!

VESTRIS.

Je suis la première? Et Candaille? et Dugazon?

FLEURY.

Je les attends.

VESTRIS.

Moi, je n'aime pas attendre.

FLEURY, s'inclinant.

Louis XIV!...

VESTRIS.

Ne me compare pas aux tyrans, s'il te plait!

FLEURY.

Être comparée au Roi-Soleil...

VESTRIS.

Soleil ou non... c'est toujours un roi... Et comme je suis bonne patriote...

FLEURY, riant.

Suffit... Junon!...

VESTRIS, riant.

Déesse?... Soit!... J'ai une faim... Je suis venue de Paris en whisky découvert, ça m'a creusée.

Elle s'assoit sur le banc, à droite.

FLEURY.

Tu n'as pas eu froid?

VESTRIS.

Froid? c'est bon pour mon aristocrate de belle-sœur d'avoir froid.

FLEURY.

Ne sois pas méchante. Vestris... Contente-toi d'être bonne, bonne comme l'autre soir, dans *Zaïre*...

VESTRIS.

C'était bien?

FLEURY.

Très bien... une salle... des applaudissements...

VESTRIS.

Si j'avais pu en passer quelques-uns hier à ce pauvre Fusil!

FLEURY.

Qu'est-ce qui lui est arrivé?

VESTRIS.

Tu ne sais pas? Eh bien! la réaction thermidorienne s'en prend maintenant aux artistes. Le public les injurie, les

force à chanter *le Réveil du peuple*, cet hymne de la réaction ! C'est ce qu'on a fait hier à Fusil... voilà quelques jours, à Trial... C'est odieux !

FLEURY.

Mon Dieu ! ma chère, Fusil a été membre du Comité révolutionnaire ; quant à Trial, délégué pour la surveillance des prisons de la Seine, il a été d'une dureté pour ses prisonniers...

VESTRIS.

Est-ce une raison ?... Les vainqueurs du jour devraient se montrer plus généreux.

FLEURY.

C'était aux vainqueurs de la veille de commencer !

VESTRIS, se levant.

Va ! tu seras toujours avec les tièdes, toi, avec les Thermidoriens, les Clichyens, les Coblantz, la jeunesse dorée, la bande du Café de Chartres !... toujours de l'escadre noire, parti des royalistes !

FLEURY.

Et toi, de l'escadre rouge, parti des révolutionnaires !

VESTRIS, riant.

Ci-devant !

FLEURY, riant.

Sans-culotte !

VESTRIS.

Sans ?... Tu sais, si le mot était pris à la lettre, j'ai idée qu'on ne sifflerait pas au parterre !

FLEURY, riant et lui baisant la main.

Non, ma reine! Tiens, faisons la paix! S'il fallait se brouiller pour des questions de politique, la moitié de la France mangerait l'autre.

VESTRIS.

A moins qu'elle n'en soit dégoûtée.

Sonnette à la porte du fond.

FLEURY.

Ah! quelqu'un!

VESTRIS.

C'est Candaille... (Allant à elle.) Bonjour, Candaille!..

SCÈNE III

LES MÊMES, plus LOUISE DUGAZON,
JULIE CANDEILLE.

CANDEILLE, descendant.

Oui, moi!... Mais pas seule!...

FLEURY, apercevant madame Dugazon qui arrive derrière Candaille
et allant vivement à elle.

Quelle bonne surprise!

LOUISE.

Ma foi! Je me suis réveillée ce matin plus tôt que je ne l'aurais cru... J'ai trouvé une chaise de poste qui partait à vide... Et me voilà arrivant de Saint-Germain...

CANDEILLE.

En même temps que moi de Paris. (A Fleury.) Nous nous sommes rencontrées à votre porte.

FLEURY, à Nanette qui sort de la maison.

Un couvert de plus, Nanette!

NANETTE.

Pour madame Dugazon! Ah! oui! par exemple!

Elle met un couvert de plus et rentre ensuite dans la maison.

LOUISE.

Cette bonne Nanette!

CANDEILLE.

Comme c'est joli chez vous, Fleury! Quel cadre suave pour une idylle champêtre! (Avec une sensiblerie affectée.) Délicieuse retraite pour la rêverie et pour l'amour!

FLEURY.

Si ma retraite vous plaît, ma chère Candaille, il faudra y venir écrire un pendant à votre *Belle Fermière*.

VESTRIS.

Un succès inépuisable, ta *Belle Fermière*... Combien de représentations?

CANDEILLE.

Je ne sais plus... Je suis brouillée avec les mathématiques.

VESTRIS, à part, ironique.

Femme sensible!

CANDEILLE, montrant la maison.

On peut visiter la maison?

FLEURY.

Comment donc ! (A Vestris.) Ma chère Vestris, aie donc l'obligeance... (Montrant la table.) Moi, je suis retenu ici...

CANDEILLE.

... Par vos invités. Comme je le serai moi-même ce soir... N'allez pas me manquer surtout ! Et pas de cérémonie ! Venez comme vous êtes. Petite réunion intime de camarades, mais mon thé sera superbe ! Je l'ai commandé chez Velloni, au Palais Égalité.

VESTRIS. vivement.

Y aura-t-il une dinde aux truffes ?

CANDEILLE.

Sans doute, ma chère, et des biscuits aux amandes... Malheureusement, Garat ne pourra venir.

FLEURY.

Il chante à Feydeau ?

CANDEILLE.

Oui, mais j'aurai Elleviou.

VESTRIS.

Faute de grive...

CANDEILLE.

Oh ! déjà rare, ce merle-là, ma chère !

FLEURY.

Je crois bien, le bel Elleviou !...

CANDEILLE.

La jeune gloire de l'Opéra-Comique national...

FLEURY.

Ex-Théâtre Favart... Ex-Comédie Italienne... Ce qu'on débaptise de nos jours!

CANDEILLE.

J'aurai aussi Carmontelle, Alexandre Duval...

FLEURY.

Les auteurs dramatiques...

CANDEILLE.

Je vous lirai la pièce que je destine au théâtre de l'Égalité. Je compte faire pleurer tout le parterre. Et puis, je vous réserve des surprises, vous verrez.

VESTRIS, attendant Candelle et au moment d'entrer dans la maison.

Viens-tu ?

CANDEILLE.

Un moment encore devant cette vue charmante. (Du haut du perron.) Quel calme ! Quelle poésie ! Et comme cela me rappelle la jolie romance d'Amadis, musique du divin Jean-Jacques :

Elle fredonne.

Adieu ! ville vous command' ! (*bis*)

Il n'est plaisir que des champs !

L'autre hier trouvai Sylvette

Son petit troupeau gardant...

Quand je la trouvai seulette

S'amour allai demandant...

Adieu ! ville vous command' ! } (*bis*,
Il n'est plaisir que des champs ! }

Sur ce refrain, elle entre dans la maison avec Vestris.

SCÈNE IV

FLEURY, LOUISE DUGAZON.

FLEURY.

Singulière époque que la nôtre, n'est-ce pas, ma chère Louise ? Un mélange de fadeur et de barbarie, de sensibilité et de cruauté ; les pastorales se mêlant aux fureurs révolutionnaires... Aujourd'hui, sous ce Directoire né d'hier et qui ne dirige rien, quelle décadence en toutes choses !... Et pour nous autres, quel public ! une cohue bruyante, sans jugement, sans pitié même... Ah ! triste, tout cela !... Mais comme Figaro, hâtons-nous d'en rire pour ne pas...

LOUISE, assise près de la table.

Il y a des âmes qui ne peuvent s'astreindre à cette philosophie-là, mon ami ! Moi, par exemple, si gaie jadis, si insouciant, si folle même parfois, j'en conviens, je me sens aujourd'hui toute changée. Le bruit de la guillotine qui a tué notre chère reine retentit dans mon cœur et y retentira toujours.

FLEURY, s'asseyant près d'elle.

Dites-vous au moins que, de son vivant, vous l'avez plus d'une fois charmée. Elle aimait tant votre talent !

LOUISE.

Vous souvenez-vous, au petit Trianon, alors que nous lui faisons répéter *Blaise et Babet* ? Comme elle était délicieuse quand elle se dépitait, froissait ses fleurs et s'écriait avec le plus joli hochement de tête qu'on puisse imaginer : « Tu m'as fait endéver !... Eh bien ! endève... endève ! »

FLEURY.

Hélas !

LOUISE.

Voyez !... vous pensez comme moi. Et encore vous êtes heureux, vous, mon cher Fleury, vos succès...

FLEURY.

Et les vôtres ? *Le Prisonnier, Alexis et Justine, et Nina.* *Nina* surtout qui a fait dire de vous : « Les paroles sont de Marsollier, la musique est de Dalayrac, mais c'est madame Dugazon qui a fait la pièce ! » C'est la gloire, cela !

LOUISE, avec un soupir, se levant.

La gloire ! Je demanderais simplement d'être heureuse dans le présent comme une petite bourgeoise... que je regrette de n'être point.

FLEURY.

Dugazon... toujours ?

LOUISE.

Ne parlons plus...

FLEURY.

Encore quelque nouvelle infidélité ?...

LOUISE.

Et pour cette petite Lanlaire, cette petite figurante, cette fillette incapable de tenir convenablement un rôle de dix lignes !

FLEURY.

Lanlaire ! joli surnom et qui a une belle origine !

LOUISE.

Oui ! la mère, actrice à la cour de Frédéric de Prusse, n'est-ce pas ?...

FLEURY.

...Et demandant au roi, si ménager de ses deniers, un brevet de pension. Frédéric prend une belle feuille de papier et très gravement écrit : « Allez vous faire... Lanlaire ! — Bien, sire », dit-elle. Et neuf mois après, ayant obéi... à la lettre, elle revient avec un poupon sur les bras... (Riant.) Lanlaire !

LOUISE.

Ah ! Dugazon se défend de cette liaison, mais... Comprenez-vous cela ? un grand artiste comme lui ! ce petit pierrot du faubourg Saint-Antoine !... D'ailleurs, vous savez ce qu'elle vaut !

FLEURY.

Oh ! oui ! Elle a été la... petite amie de tous les comédiens susceptibles de la pousser... Hier, Talma... demain un autre... Est-ce que ça compte une donzelle de cette espèce-là ?

LOUISE.

Tout compte quand on aime.

FLEURY.

Et vous aimez Dugazon ?

LOUISE.

Oh ! je l'ai très tendrement aimé. Maintenant, il me heurte, il me blesse...

FLEURY.

Et cependant, toujours jaloux, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Terriblement ! M'aime-t-il encore ? Je ne sais ! Mais il est jaloux comme s'il m'aimait : et plus il me trompe, mon ami, plus il est jaloux, d'une jalousie insultante, aveugle, qui s'éveille à propos de tout et que rien ne peut apaiser.

FLEURY.

De là ces discussions continuelles ?

LOUISE.

Oui... Excepté sur le théâtre que nous adorons et comprenons de même, nous ne nous entendons sur rien. Malgré tout, pourtant, je suis captivée par son grand talent, par son âme d'artiste. Pour vous dire ma pensée, je souffre dans mon cœur d'avoir Dugazon pour mari, mais je me réjouis dans mon amour-propre que ce mari soit Dugazon.

FLEURY.

Vous êtes la plus honnête femme que je connaisse et...

LOUISE, souriant.

N'exagérons rien, mon ami ! Au théâtre ! Mais le passé est bien passé. Je suis au calme maintenant, et pour toujours !

Elle va s'asseoir sur le banc, à droite.

FLEURY.

Toujours ?

LOUISE.

En restant fidèle à Dugazon, je conserve le droit de lui reprocher de ne l'être point... et j'y tiens à ce droit-là !

FLEURY, après un silence, riant.

Voulez-vous que je vous dise, moi ? Eh bien ! je jurerais qu'en ce moment il se passe quelque chose dans cette petite tête-là.

LOUISE.

Comment avez-vous pu?...

FLEURY.

Voyez ! Il y a quelque chose !...

LOUISE.

Peut-on dire que ce soit quelque chose de s'être intéressée à un inconnu... qu'on ne verra jamais sans doute...

FLEURY, s'asseyant près d'elle.

Un roman ! Conte-moi ça !

LOUISE.

Vous vous souvenez de cette représentation des *Événements imprévus*, à la Comédie Italienne, en 92 ?

FLEURY.

Si je m'en souviens ! Emportée par votre tendresse pour notre pauvre reine déjà menacée, vous avez osé, dans le duo du second acte, chanter en la regardant fixement :

J'aime mon maître tendrement

Ah ! combien j'aime ma maîtresse !

Quelques Jacobins ont sauté sur la scène, ont voulu vous écharper... Ah ! Louise ! que vous avez été courageuse !

LOUISE.

Eh bien ! peu de jours après cette représentation, j'ai reçu une lettre me remerciant de ce que j'avais fait... disant qu'on partageait toutes mes tendresses, toutes mes haines.

HENRI.

Et on finissait par une déclaration d'amour ?

LOUISE.

Oui... mais si chaste, si réservée, si tendre !...

FLEURY.

Et quel nom portait-elle cette âme si suave ?

LOUISE.

La lettre était signée : « Georges Bernard », et venait de Londres. Depuis lors, on n'a pas cessé de m'écrire, s'intéressant à ma vie d'artiste, compatissant à mes tristesses de femme...

FLEURY.

Et vous avez répondu ?

LOUISE.

Jamais ! Aucune adresse indiquée ! Oh ! oui ! une âme délicate, je vous le jure...

FLEURY.

Et d'une constance ! Songez donc ! Trois ans bientôt ! C'est beau, autant que rare...

LOUISE.

Et très touchant, convenez-en. J'ai eu la faiblesse de les garder, ces lettres... et à force de les relire, je me suis intéressée à cet inconnu qui m'aime si discrètement, si fidèlement... et de si loin.

FLEURY.

Toujours de Londres, ces lettres ?

LOUISE.

Ou de la Vendée...

FLEURY, se levant.

Quelque royaliste, c'est sûr ! Prenez garde, Louise... (Souriant.) pour vous !

LOUISE, se levant, en riant.

Oh! moi... jé vous ai dit!...

FLEURY, sérieux.

Et pour lui! La Terreur n'est pas morte avec Robespierre. En dépit d'une clémence apparente, les royalistes sont étroitement surveillés, menacés... (En confidence, baissant la voix.) En ce moment même...

LOUISE, s'approchant, à voix plus basse.

Quoi?

FLEURY.

Rien de certain encore... des bruits vagues... on parle d'agents royalistes... d'émissaires du comte de Provence... de tentatives d'embauchage des troupes... des noms commencent à circuler... ceux de l'abbé Brothier, de la Villeheurnois...

LOUISE.

Une nouvelle conspiration? Quelle folie!

FLEURY.

Si votre amoureux vient à Paris, qu'il prenne garde!... Sur la place de la Révolution, le terrible «Moulin à silence» ne fonctionne plus depuis Thermidor, mais la fusillade... ou Cayenne sont à l'ordre du jour, et si ce beau Lindor...

LOUISE.

Vous me faites peur!

FLEURY, riant.

Attendez de le connaître au moins!

LOUISE.

Oh! j'espère bien que jamais...

SCÈNE V

LES MÊMES. CANDEILLE, VESTRIS.

CANDEILLE, sortant de la maison avec Vestris.

Un bijou, votre maison. Fleury ! La retraite rêvée pour l'homme sensible !

VESTRIS.

Dugazon n'est pas encore là ? Ah ! ne l'attendons pas. Je me meurs de faim.

FLEURY.

Je vais dire à Nanette...

LOUISE.

Non ! j'y vais, moi !... Et je l'aiderai à servir. Ça m'amuse tant !

Elle se dirige vers la maison et y entre.

VESTRIS, à Fleury.

En attendant, mettons-nous à table ! Rien ne fait venir les gens comme ça ! (Sonnette à la porte du fond.) Quand je vous le disais !

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus DUGAZON et LANLAIRE.

DUGAZON.

Je suis en retard, hein ? Il ne fallait pas m'attendre ! (A Lanlaire qui est restée derrière lui.) Avance donc, petite, on ne t'avalera pas !

VESTRIS, à Candaille.

Lanlaire!

CANDEILLE, à Vestris.

Il a de l'aplomb!

FLEURY, vivement, allant à Dugazon.

Tu as osé!... Tu sais que ta femme est là!

DUGAZON.

Comment! elle n'est pas...

FLEURY.

A Saint-Germain!... Non!... elle a pu venir... et tu vas me faire le plaisir...

Il montre Lanlaire.

DUGAZON.

Ah! oui... elle t'a dit... Eh bien, pas ça, entre nous, pas ça!

FLEURY.

Regarde-moi sans rire.

DUGAZON.

J'aime mieux rire sans te regarder.

FLEURY.

Ne plaisante pas! Ta femme va arriver...

Il montre la maison.

DUGAZON, montrant Lanlaire.

Pauvre petite! Tu veux que...

FLEURY.

Oui!...

DUGAZON.

Moi qui lui avais promis un bon déjeuner à la campagne...
(Se retournant vers Lanlaire.) N'est-ce pas que tu as faim, petite Lanlaire ?

LANLAIRE.

Oui, monsieur Dugazon, j'ai bien faim... (Reniflant du côté de la maison.) Et ça sent bon par là !

DUGAZON.

Tu entends... elle trouve que ça sent bon chez toi !

FLEURY.

La renverras-tu, enfin ?

DUGAZON, à Lanlaire.

Tu veux t'en retourner, petite Lanlaire ?

LANLAIRE.

J'aimerais mieux rester, monsieur Dugazon !

FLEURY.

Tiens ! voilà ta femme !... Tire-toi de là comme tu pourras !

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus LOUISE DUGAZON.

Elle sort de la maison portant une omelette sur un plat et chante gaiement à la façon des marchands des rues : la belle omelette !... la belle omelette !... Elle aperçoit Dugazon et Lanlaire. Sa voix s'arrête dans sa gorge. Puis, se dominant, elle reprend : la belle omelette !... et s'avance vers la table.

FLEURY, l'arrêtant au passage, bas.

Voulez-vous que je la chasse ?

LOUISE, bas, à Fleury.

Non !

Elle pose l'omelette sur la table.

DUGAZON, allant à elle.

Bonjour, Louise ! (Louise ne répond pas. Dugazon, à part.) Pourquoi aussi n'est-elle pas restée à Saint-Germain !

FLEURY.

A table!... à table!...

Tout le monde se met à table, sauf Lanlaire.

LANLAIRE, à part.

Y a pas de couvert pour moi... Je reste debout alors.

Elle se tient debout, loin derrière la table, à droite.

VESTRIS, mangeant.

Quelle omelette!... Parlez-moi de la campagne pour avoir des œufs comme ça !

DUGAZON, passant par derrière, sur une assiette, un morceau de pain et de l'omelette à Lanlaire.

Eh ! Lanlaire!... Prends toujours ça... en attendant...

LANLAIRE, bas.

Merci, monsieur Dugazon ! (Elle se met à manger debout.) On est mal debout, tout de même !

Elle s'assied sur une chaise derrière, loin.

CANDEILLE, à Louise qui reste silencieuse au bout de la table, à gauche.

Eh bien ! Louise, tu ne manges rien ?

LOUISE.

Je n'ai pas faim !

FLEURY, bas, à Dugazon.

Tu vois!... J'en étais sûr.

DUGAZON, bas, à Fleury.

Laisse-moi faire!

Il se lève et va à Louise.

FLEURY, cherchant à le retenir.

Mais...

DUGAZON.

Laisse-moi faire, te dis-je!... (A Louise, à mi-voix.) C'est vrai que tu n'as pas faim?

LOUISE.

Je crois l'avoir dit.

DUGAZON, ironique.

Madame est fatiguée?

LOUISE.

Peut-être bien.

DUGAZON.

Louise!

LOUISE, calme.

Quoi?

DUGAZON.

Tu fais la mijaurée parce que...

Il désigne l'antre du comte de Forli.

LOUISE.

Justement!

DUGAZON.

Tu es absurde!

LOUISE.

Et toi impudent.

DUGAZON.

Pas ça entre nous, te dis-je.

LOUISE.

Ne mens pas.

DUGAZON.

Prends garde!

NANETTE arrive de la maison, apportant un gigot.

V'là l'gigot!

LANLAIRE.

L'gigot!... Rapprochons-nous.

Elle approche sa chaise de la table.

VESTRIS, à Dugazon et à Louise.

Ah! voyons, mes enfants, cessez de vous chamailler... (A Dugazon.) Si Louise ne veut pas déjeuner, laisse-la libre... et viens nous découper ça!... Tu t'y entends comme personne... en ta qualité de bretteur.

DUGAZON.

Tu as raison. (Hausant les épaules, bas, en passant devant Louise.) Pécore! (Il s'assied à la table et se met à découper.) Oh! le beau gigot! et si tendre!

CANDEILLE, avec afféterie.

Il n'en sera que plus malheureux!

DUGAZON, avec une émotion comique.

Mes frères, souvenons-nous de ce que disait du gigot notre pauvre camarade, le gros Désessarts, le roi des gourmands. Il disait, ce bon Désessarts : « Le gigot doit être attendu comme un premier rendez-vous d'amour... mortifié comme un menteur pris sur le fait, doré comme une jeune Allemande et sanglant comme un Caraïbe ! »

LANLAIRE, le regardant avec admiration.

C'est beau, un sociétaire !

DUGAZON.

Et il ajoutait : « Une bonne cuisine est l'engrais d'une conscience pure... » Or, comme nous avons tous ici une conscience pure...

TOUS, riant.

Hum ! hum !

FLEURY, à Dugazon.

Toi surtout !...

DUGAZON, reprenant.

Engraissons-nous ! (Il distribue les tranches de gigot et, par derrière, en passe une à Lanlaire.) Eh ! Lanlaire !

LANLAIRE, bas.

Merci, monsieur Dugazon !

Elle avance encore sa chaise.

LOUISE, qui a saisi le manège.

Fleury !... Faites-lui donc mettre un couvert, à cette petite... elle se fatiguera moins.

FLEURY, à Louise.

Sérieusement, vous voulez ?

LOUISE.

Sans doute... Ce n'est pas sa faute à elle, tout ça.

FLEURY, à Nanette.

Un couvert de plus, Nanette!

NANETTE, mettant le couvert, à part.

Ça continue...

LANLAIRE, s'asseyant à la table avec satisfaction.

Ouf! on est mieux tout de même!...

Tout le monde mange, sauf Louise.

CANDEILLE, levant son verre.

A votre santé, Fleury.

DUGAZON.

Oui, et à celle du pauvre Fusil, sifflé hier par les Thermidoriens!

FLEURY.

Pas de politique.

DUGAZON, s'animant.

Il s'agit d'un camarade.

FLEURY.

Que veux-tu, son passé...

DUGAZON.

Eh bien, quoi? Il a cru à la Terreur comme bien d'autres, comme moi-même! Elle avait du bon, cette Terreur si méprisée aujourd'hui, quand elle n'aurait servi qu'à nous débarrasser du citoyen Capet et de sa dame!...

Il regarde du côté de sa femme.

LOUISE, indignée, à voix basse.

Mon Dieu !

FLEURY.

Voyons, Dugazon !

DUGAZON.

C'est mon opinion, à moi !

CANDEILLE.

Vous serez sifflé un de ces soirs, mon bon Dugazon !...

VESTRIS.

Ils te forceront à chanter *le Réveil du Peuple* !

DUGAZON, se levant.

Cette platitude !... Quand on a eu la sublime *Marseillaise* ! Qu'ils y viennent !... Je me ferai plutôt tuer sur les planches... devant la boîte du souffleur... au champ d'honneur du comédien.

LANLAIRE, en mangeant.

Ce-qu'il est beau, quand il parle !

DUGAZON, s'animant.

Victime de la réaction, j'irai retrouver là-haut les victimes de la Terreur... La danse est trop à la mode ici-bas pour qu'on ne se trémousse pas un peu (Montrant le ciel) chez l'Être Suprême... J'irai donc inviter la veuve Capet, et si elle veut bien accepter pour cavalier un affreux Jacobin comme moi, nous danserons ensemble :

Digue, digue, don, don,
Un pas de rigodon !

LOUISE, indignée, se levant et l'interrompant vivement.

Respecte les morts au moins !

DUGAZON.

C'est vrai, j'oubliais!... on ne touche pas à la reine... Pardon, madame l'aristo!

LOUISE.

Non! Tu n'oubliais rien! C'est exprès que tu m'as blessée dans un sentiment qui m'est cher. Tu n'as pas osé m'attaquer en face, et alors... Tiens! c'est mal, vois-tu, ce que tu fais là, c'est méchant... c'est lâche!

FLEURY, à Dugazon.

Elle a raison! Tu as été trop loin.

DUGAZON, à Fleury.

Mêle-toi de tes affaires!...

Tout le monde se lève de table.

VESTRIS, jetant sa serviette sur la table.

Quand je vous dis qu'il n'y aura pas moyen de déjeuner tranquilles!

LOUISE.

Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai plus longtemps.

Elle se dirige vers le fond.

TOUS.

Louise! Voyons! voyons!

DUGAZON, allant vivement à elle et l'arrêtant.

Je ne veux pas que tu t'en ailles.

LOUISE, insistant.

Si! ça vaut mieux!

DUGAZON, bas, à Louise, lui montrant Lanlaire.

C'est elle plutôt qui... Veux-tu que je la renvoie?

LOUISE, l'arrêtant.

Pour que nous soyons tout à fait ridicules ! Non !...
Il vaut mieux...

Elle cherche à remonter.

DUGAZON, l'arrêtant, sincère.

Tiens ! je suis une brute ! Mais tu sais, quand ça me prend... (d'une voix émue.) Reste et pardonne-moi.

LOUISE, doucement.

Encore ? toujours ? (grave.) Prends garde ! Je sens que bientôt je ne pourrai plus... Ou nous nous séparerons, ou...

DUGAZON, lui prenant la main.

Louise !

VESTRIS, qui a vu le geste, riant.

Pourquoi recommencer toujours, puisque ça finit toujours comme ça ?... Allons, cette fois, déjeunons, sarpejeu !

On se remet à table.

LANLAIRE, gênée, debout, bas, à Fleury.

Dites donc, monsieur Fleury, il me vient une idée.

FLEURY.

Parle, mon enfant.

LANLAIRE.

Oui, tout ça, c'est peut-être un peu à cause de moi... et comme je ne voudrais gêner personne... maintenant que j'ai mangé un morceau... il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui...

Elle fait signe de s'en aller.

FLEURY.

Dame ! je ne te retiens pas, ma petite !

LANLAIRE, à part.

Compris !... Faut gêner personne... Filons !...

Tout à coup, au fond, derrière, bruit confus de gens qui parlent, crient :
« Ici ! entrons ici ! »

FLEURY, se levant, ainsi que tout le monde.

Qu'est-ce que c'est ?

Nouveaux cris.

VESTRIS, jetant sa serviette avec rage.

Non ! pas moyen d'être tranquilles !

Tout le monde va à la porte. Pierre, homme du peuple, et Estelle entrent. Deux hommes du peuple soutiennent un jeune homme très élégant et le conduisent vers le banc à droite.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE JEUNE MUSCADIN évanoui ; PIERRE, ESTELLE.

FLEURY, guidant les deux hommes.

Là ! là !... sur ce banc... doucement...

Tout le monde l'entoure.

PIERRE.

Comprenez-vous ça... là... à deux pas de la porte, renversé par la roue d'un de ces nouveaux wiskys !

FLEURY.

Maudites voitures qui vous forcent à tout moment à se plaquer contre la muraille et à respirer son ventre !

ESTELLE.

Et ouf !... d'un coup... il est tombé... comme ça... doucement... à croire qu'il l'aurait fait exprès.

VESTRIS.

Un peu d'eau.

Elle lui humecte les tempes avec de l'eau.

CANDEILLE.

Du vinaigre.

Elle lui fait respirer du vinaigre.

ESTELLE.

Il est tombé sur le sable... ça ne sera rien.

LANLAIRE.

Heureusement ! un si joli garçon.

CANDEILLE.

Mais c'est Chérubin !

VESTRIS.

Il ouvre les yeux.

LANLAIRE.

Des yeux superbes !

CANDEILLE.

Admirables !

VESTRIS.

Il soupire... il va parler.

GEORGES, d'une voix faible.

Tout ce monde ! (A part, en lui-même, après l'avoir regardé autour de lui, avec un sourire.) J'y suis tout de même, dans la place !

FLEURY.

Rassurez-vous !

GEORGES, feignant l'étonnement.

Comment me trouvé-je ici ? Ah ! oui, cette voiture...

PIERRE.

Oh ! on a couru après... on fera tout pour la rattraper, allez !

LOUISE, qui, pendant ce temps, lui a préparé un verre d'eau, allant à lui.

Buvez, pour vous remettre.

GEORGES lève les yeux vers elle, tout en prenant le verre d'eau offert.

A part.

Ah !

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a ?

DUGAZON, défilant.

Oui, qu'est-ce qui vous prend, citoyen ?

GEORGES, se dominant et feignant de reprendre ses esprits peu à peu.

C'est l'étonnement... la surprise... la joie de me trouver... de voir une personne... que... j'ai si souvent applaudie...

FLEURY.

Vous connaissez madame Dugazon ?

GEORGES, s'échauffant.

Qui ne la connaît ? Qui ne l'admire ?... madame Dugazon !... tantôt princesse et tantôt paysanne, portant avec un naturel aussi parfait la pourpre et la bure... madame Dugazon qui n'a laissé à nulle autre le droit d'être mieux mise, de mieux dire, d'être plus aimable... (Avec intention.) et plus aimée !

LANLAIRE.

Ce qu'il parle bien aussi ce petit-là !

GEORGES, à Fleury.

Mais je ne me trompe pas, c'est bien à Fleury, à l'inimitable Fleury...

FLEURY.

Et c'est chez lui que vous êtes.

GEORGES, se levant et regardant autour de lui.

Madame Vestris, la reine de la tragédie ! Julie Candaille, la reine de l'esprit ! Mais c'est-à-dire que maintenant je bénis le hasard heureux qui, par l'intermédiaire de cette voiture, m'a fait tomber — tomber est le mot — en aussi précieuse et rare compagnie.

Il salue.

VESTRIS.

Il est charmant !

DUGAZON, à part, vexé.

Il n'y a que moi qu'il n'ait pas reconnu. (Haut.) Vous êtes grand amateur de spectacle, citoyen ?

GEORGES, un peu sèchement.

Vous l'avez dit.

DUGAZON.

Mais alors?... (Se dandinant.) Il est vrai que la scène change tant !

GEORGES.

Pas assez parfois, citoyen Dugazon.

DUGAZON, à part.

Hein !...

FLEURY, s'interposant, à Georges.

Et nous, n'aurons-nous pas le plaisir de connaître celui qui nous connaît si bien ?

GEORGES.

Mon nom ? Oh ! bien obscur... il ne peut être que d'un très médiocre intérêt à vos yeux... Il ne rappellerait rien à personne ici... (A mi-voix.) ou à presque personne.

FLEURY.

Dites tout de même.

GEORGES.

Puisque vous y tenez ! (Après un regard rapide lancé à la dérobée du côté de madame Dugazon.) Georges Bernard !

Madame Dugazon, émue, s'appuie au bord de la table.

DUGAZON, bas, à Vestris.

Trop simple pour n'être pas un faux nom... ça sent son émigré, hein ?

VESTRIS.

A plein nez !... mais joli comme un cœur !

PIERRE.

Maintenant que tout le monde se connaît, qu'on s'est présenté, représenté, te présenteras-tu, bonsoir, la compagnie !

ESTELLE.

Bonsoir !

GEORGES.

Ne partez pas ainsi, mes amis... je veux vous remercier... vous donner....

Il tend une pièce d'or.

PIERRE.

Oh ! ça non ! citoyen !

GEORGES.

...La main !

Ils se serrent la main.

PIERRE.

...Et comptez sur nous la prochaine fois !

GEORGES, riant.

Merci bien !

PIERRE, revenant.

Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire plus attention aux voitures, jeune homme ! Vous m'avez l'air d'être un peu distrait...

ESTELLE.

Où très amoureux !

GEORGES.

L'un et l'autre, je l'avoue, mais l'un plus que l'autre.

LANLAIRE, curieuse.

Lequel des deux ?

GEORGES, lui tapant sur la joue.

Trop curieuse, petite.

PIERRE.

Au revoir, citoyen !

GEORGES.

Merci, merci, mes amis.

Ils sortent.

PIERRE, s'arrêtant sur le seuil, au dehors.

Citoyen Fleury !

FLEURY.

Quoi encore ?

PIERRE.

Venez donc voir... là-bas... sur la route... est-ce que ce n'est pas la voiture qui a fait l'accident que l'on a rejointe et que l'on ramène ?

ESTELLE, regardant.

Mais non !

PIERRE.

Mais si !

FLEURY.

Voyons !

TOUT LE MONDE, sauf Louise et Georges.

Oui, oui, allons voir !

Un mouvement général se produit vers le fond. Tout le monde va regarder, soit sur le seuil de la porte, soit sur la terrasse.

LOUISE, vite et bas, à Georges.

Vous, monsieur !

GEORGES.

Oui... d'avant-hier à Paris. J'ai su que vous étiez ici ce matin... J'y ai couru... mais quel prétexte pour entrer ?... Soudain, au passage de cette voiture, une idée... de comédie...

Il montre le banc où il était tout à l'heure.

LOUISE.

C'est de vous même que?... Mais vous pouviez être blessé...

GEORGES.

Il faut que je vous revoie, que je vous dise qui je suis... qu'en étant près de vous, je risque ma vie... et avec quelle joie !

LOUISE.

Taisez-vous !

FLEURY, dans le fond.

La voiture... mais regardez-la donc. maintenant, la voiture !

L'ANLAIRE, riant.

C'est un laitier qui s'en va au marché de Suresnes !

TOUS, riant et redescendant.

Un laitier !

VESTRIS.

Cette fois, allons-nous finir de déjeuner tranquillement ?

FLEURY.

J'y compte bien ! (A Georges.) Le citoyen Bernard nous fera le plaisir d'être des nôtres ?

GEORGES.

Mais vraiment... citoyen... je n'ose...

FLEURY, à Nanette.

Un couvert de plus, Nanette !

VESTRIS.

Et du vin de Champagne !

TOUS.

Oui, oui...

NANETTE, mettant le couvert.

Je le disais bien : la table du Bon Dieu !

Tout le monde se met à table en causant et en riant.

LANLAIRE.

On ne me ré-invite pas, moi ? décidément je suis de trop !...
Bonsoir, la compagnie...

Elle salue et sort.

TOUS.

Adieu, petite Lanlaire... au revoir !

GEORGES, se levant, le verre en main.

Eh bien ! puisque vous m'avez fait l'honneur de m'admettre parmi vous, permettez-moi de boire à votre accueil, au talent, à la grâce, à la beauté, à la fantaisie, à tout ce qui était si joliment français en des temps heureux que vous ressuscitez, mesdames : à tout ce qui faisait le charme et la raison de vivre... la raison d'aimer !

DUGAZON, rudement.

Notre temps n'a pas l'air de plaire au citoyen Bernard ?

TOUS, debout, calmant Dugazon.

Laisse donc ! Laisse donc !

FLEURY, levant son verre.

A l'amitié !

VESTRIS, de même.

Au plaisir !

CANDEILLE, de même.

A la sensibilité !

TOUS, debout, le verre en main.

Oui ! A la sensibilité !...

DUGAZON, à part, regardant Georges.

J'aurai l'œil sur toi, mon petit !

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Julie Candaille. — Portes à gauche et à droite. Porte au fond donnant sur un jardin. A droite, au fond, un clavecin.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE CANDEILLE, LOUISE DUGAZON, VESTRIS, MESDEMOISELLES CONTAT, DEVIENNE, DUGAZON, ALEXANDRE DUVAL, CARMONTELLE, FLEURY.

Tout le monde est assis.

TOUS, sauf Candaille.

Très bien ! c'est très bien !

CANDEILLE, assise au milieu, finissant de lire sa pièce.

Scène dernière : Northel, Henriette, Cange. — « Eh bien !
« Oui ! C'est moi ! Eh ! mon Dieu ! faut-il donc se récrier
« pour si peu de chose ! J'n'avions pour toute fortune que
« ces cent francs-là ! Si j'avions eu davantage, j'vous l'aurions
« donné tout de même !... »

« NORTHIEL. »

« Esclaves des préjugés gothiques, où trouverez-vous
« dans vos fastueuses annales un cœur plus enrichi de tous »

« les trésors de délicatesse et de sensibilité que celui de ce
« vertueux Cange, de ce simple commissionnaire du coin de
« la rue ?

« HENRIETTE. »

« Oh ! Cange ! que nos enfants respirent auprès de vous
« l'air salubre de la candeur et de l'humanité !

« NORTHEL. »

« Oui ! ne faisons plus qu'une famille !... Travaillons de
« concert à nous rendre mutuellement heureux et prouvons
« à nos ennemis que la bonté rustique, l'amitié courageuse,
« l'attachement conjugal et la bienfaisance désintéressée
« sont les vertus dignes de vrais républicains. »

Fin de la lecture.

TOUS.

Bravo ! bravo ! charmant ! d'un intérêt... d'une sensibilité !...

MADemoiselle CONTAT.

Cela vous tire les larmes des yeux !...

MADemoiselle DEVIENNE.

J'ai pleuré tout le temps, moi !

DUVAL.

Et les couplets au public ? Il n'y en a pas ?

CANDEILLE.

Si fait !

TOUS.

Chantez-les !...

CANDEILLE.

Un seul suffira... C'est sur l'air : *Veillons au salut de l'Empire!*

Amis, bannissons nos alarmes
Et que jamais le souvenir
Ne r'ouvre la source des larmes
Qu'efface déjà l'avenir!

Chantons

Célébrons

Les soutiens chéris de la France...
De leurs travaux qu'aucuns ne soient perdus...
L'amour et la reconnaissance
Seront le prix de leurs vertus!

TOUS.

Bravo! bravo!...

CARMONTELLE.

Un triomphe assuré... (A part.) Si la pièce arrive à la fin!...

DUVAL, à Candaille.

Vous n'avez oublié qu'une chose...

CANDEILLE.

Laquelle, mon cher Duval?

DUVAL.

Le titre.

CANDEILLE.

Le vertueux Cange ou le Commissionnaire de la République.

CARMONTELLE.

Un peu court, mais joli...

CANDEILLE.

Je suis ravie, cher maître!

DUVAL, bas, à mademoiselle Devienne.

Appeler Carmontelle « cher maître » pour ses quelques méchants proverbes... à moins que ce ne soit pour ses soixante-dix-huit ans!...

CANDEILLE.

Et vous, citoyen Alexandre Duval?

DUVAL.

J'approuve.

CANDEILLE.

Merci, cher maître.

CARMONTELLE, bas, à mademoiselle Contat.

Appeler Duval « cher maître », un débutant, un gamin!...

CANDEILLE, à mademoiselle Contat.

Et vous, ma chère Contat?

CONTAT.

Je trouve tout charmant.

CANDEILLE.

Et vous, Devienne?

DEVIENNE.

Moi aussi!

CANDEILLE, se levant.

Si j'ai la grande coquette et la grande soubrette pour moi...

FLEURY.

Ajoutez-y mon suffrage.

LOUISE.

Et le mien.

VESTRIS.

Et le mien donc!...

CANDEILLE, à Dugazon, qui est resté assis, l'air grognon, sans dire un mot.

Et vous, Dugazon, vous ne dites rien?

DUGAZON, se levant.

Moi? mais je trouve ça très bien... très bien! Surtout la grande scène... quand ils vont tous mourir de faim... (il prend le manuscrit et le feuillette.) Là! là!... Si à ce moment toute la salle ne fond pas en larmes...

CANDEILLE, modeste.

Oh! Dugazon!

DUGAZON, bourru.

C'est que la pièce sera f...lambée, mon enfant!

Il jette le manuscrit sur la table et va au fond.

DUVAL, bas, à mademoiselle Candelle.

Plus ours que jamais, ce soir, Dugazon...

DEVIIENNE.

Ça ne le change guère.

VESTRIS, haut.

Dis donc, Candelle... Maintenant que nous avons applaudi ta pièce, ne pourrions-nous applaudir aussi... ton thé de Velloni? J'ai reniflé, en entrant, un parfum de dinde aux truffes...

CANDEILLE.

A ton gré, ma belle... Allons prendre le thé en attendant Elleviou...

CONTAT.

Qui se fait attendre...

DEVienne.

Oh! Elleviou! Il faut le saisir au vol. Il passe en coup de vent, entre deux soirées!

DUGAZON.

Quand il daigne venir encore!

CANDEILLE.

Oh! il viendra!... Votre bras, Dugazon... un verre de Champagne...

DUGAZON.

Un seul verre?... Tu es d'un pingre, ma chère... ta lecture m'a donné une soif...

Ils sortent par la gauche.

CANDEILLE.

Qui m'aime me suive!...

VESTRIS.

Je crois bien!...

Elle sort également.

CARMONTEILLE, donnant le bras à mademoiselle Contat.

Bonne maison... bonne table... il n'y a que ses pièces qui gâtent tout.

Ils sortent.

DUVAL, donnant le bras à mademoiselle Devienne.

Et ce titre : *Le Commissionnaire de ...* Est-ce assez prétentieux !

DEVIIENNE.

Comme la pièce !

Ils sortent.

FLEURY, qui a donné le bras à Louise.

Qu'est-ce qu'a donc Dugazon ?

LOUISE.

Ah ! mon ami... Une crise de jalousie qui le prend... Tout à l'heure, en nous rendant ici, il m'a rudoyée... un commencement de scène...

FLEURY.

Ce petit Bernard ! Candelle l'a invité ?

LOUISE.

Oui... Ah ! j'ai peur !

Ils se dirigent vers la gauche.

VOIX D'UN OFFICIEUX, à droite, au dehors.

On est dans la salle à manger, citoyen Bernard...

FLEURY.

Lui !...

LOUISE, à Fleury.

Je vais essayer de lui faire comprendre... il le faut pour lui même... Vous, allez les rejoindre !... et excusez-moi... allez allez !

Fleury sort à gauche.

SCÈNE II

LOUISE, GEORGES.

LOUISE, allant vivement à Georges.

Ah ! monsieur !...

GEORGES.

Qu'y a-t-il ?

LOUISE.

Mon mari a pris ombrage de vous... Sa jalousie est en éveil...

GEORGES.

Jaloux, lui !... Quand il se conduit comme il le fait !

LOUISE.

Monsieur !

GEORGES.

Une femme telle que vous devrait être respectée, adorée...

LOUISE.

S'il revenait... s'il nous voyait ensemble...

VOIX DE DUGAZON, au dehors, à gauche.

A Julie Candaille, comédienne, musicienne et auteur !

VOIX DES CONVIVES.

A Julie Candaille !

GEORGES.

Voyez !... Il ne s'occupe guère de vous en ce moment. Ah ! je vous en prie... pendant ce déjeuner, j'ai pu à peine vous parler... accordez-moi quelques minutes de votre chère présence.

LOUISE.

Et après... vous partirez, n'est-ce pas ?... Je redoute un éclat dont je serais la première victime...

GEORGES.

Soit !... dans un instant... Mais laissez-moi vous dire combien je vous aime.

LOUISE.

Vous êtes un enfant !

GEORGES.

On a le droit d'être traité en homme quand on risque sa vie comme je l'ai fait, comme je le fais encore...

LOUISE.

Votre vie ?

GEORGES.

Georges Bernard n'est qu'un faux nom... vous l'avez bien compris... Je suis émigré, suspect, ayant porté les armes contre la République et en ce moment même..

LOUISE.

Ce complot ?...

GEORGES.

Vous savez ?

LOUISE.

Des bruits commencent à se répandre... Prenez garde...

GEORGES.

Oh ! maintenant, ma mission est terminée !

LOUISE.

Votre mission ?

GEORGES.

Oui. Une mission périlleuse que j'ai acceptée...

LOUISE.

Pour servir une cause qui nous est chère !

GEORGES.

Cette cause ! Si je vous disais ce qu'elle est devenue !... Tant de fautes, tant d'intrigues, tant d'égoïsmes !... Et les défaillances, l'ingratitude, le peu de volonté de celui pour qui nous nous battons ! Hélas ! qu'on voit de choses en trois ans d'exil, et que de désabusements !... Le sentiment du devoir... oui, toujours !... Mais la foi ?... Et il faut, sous peine de déshonneur, s'illusionner quand même !... Oh ! ne plus croire à ce qui était la raison d'agir !... Ma jeunesse désenchantée, ma jeunesse sans lendemain, peut-être, en de pareils temps, se réfugie dans l'amour, qui reste la seule chose vraie au monde... Je ne veux pas disparaître sans avoir aimé... qu'importe après ?... Et c'est pour vous seule, pour m'approcher de vous que j'ai accepté avec joie le péril qui m'était offert...

VOIX DE FLEURY, à gauche, au dehors.

A Julie Candaille ! La reine des Grâces !...

VOIX DE DUGAZON, de même.

Au triomphe du *Commissionnaire de la République* !...

LOUISE.

Eh bien, cette mission est terminée... vous me l'avez dit... Rien ne vous retient plus à Paris.

GEORGES.

Si !... vous !...

LOUISE.

M'aimer ainsi, moi... une comédienne !...

GEORGES.

Dites une héroïne !... Oui, c'est une héroïne celle qui a osé, en cette représentation de la Comédie Italienne, regarder en face la reine et chanter... Ah ! je vous vois, je vous entends encore...

LOUISE, émue.

Oui, votre première lettre !...

GEORGES.

Ce sentiment que l'admiration pour vous et le danger couru par vous avaient fait naître, l'exil auquel j'étais condamné l'a fortifié encore... Un peu de votre affection... ou bien, cette mort qui me menace, je serais capable...

LOUISE.

Ah ! taisez-vous ! Et songez à moi que cette perspective épouvante !... quittez Paris... Je penserai à vous, mais épargnez-moi cette terreur de vous savoir menacé... et à cause de moi !

GEORGES.

Demandez-moi tout au monde !... Mais cela, jamais !... Je mourrais de vous quitter. Mieux vaut mourir pour vous et près de vous !

LOUISE.

Ce soir au moins, ce soir, partez... vous me l'avez promis...

GEORGES, lui baisant la main.

Eh ! bien, oui !... oui !... Mais demain...

SCÈNE III

LES MÊMES. CANDEILLE.

CANDEILLE, venant de gauche.

Eh bien, Louise?... Ah! le citoyen Georges Bernard! Que c'est aimable de venir... mais que c'est mal de venir si tard... Vous avez manqué ma lecture...

GEORGES, lui baisant la main.

Vous m'en voyez désolé...

CANDEILLE.

Mais vous entendrez tout à l'heure Elleviou... et, avant Elleviou, une fillette qui va débiter chez la Montansier... et dont on parle déjà. Elle vient d'arriver. Et tenez, voici qu'on nous l'amène...

GEORGES, à Louise.

Impossible de partir!...

LOUISE.

Supportez tout alors, si vous m'aimez...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FLEURY, VESTRIS, MADEMOISELLE
DEVIIENNE, DUGAZON, DUVAL, CARMON-
TELLE, MADEMOISELLE CONTAT, LA PETITE
MARS. Ils entrent tous par la gauche.

DUGAZON, paraissant le premier avec Duval, et apercevant Louise et Georges
l'un près de l'autre. A part, avec rudesse.

Tous les deux!... Ah! bien, bien!

CONTAT, conduisant la petite Mars.

Allons, ma petite... Viens et fais-moi honneur!

DEVIIENNE.

Et n'aie pas peur, n'est-ce pas?

LA PETITE MARS, effrontée.

Mais je n'ai pas peur du tout!

CARMONTELLE, à Duval.

Je m'en défie toujours des petits prodiges, moi!

DUVAL.

Et moi donc!

CANDEILLE.

C'est qu'elle est jolie comme un amour!... Que vas-tu
nous dire?

LA PETITE MARS.

Ce que vous voudrez...

CONTAT.

Dis-nous une scène du rôle où tu débutes demain, chez la Montansier... la scène que je t'ai fait travailler...

CARMONTELLE.

Dans quoi ?

LA PETITE MARS.

Dans *le Désespoir de Jocrisse*.

CARMONTELLE, à Duval.

Cette parade... Peuh!... Si c'était...

CARMONTELLE et DUVAL ensemble, se regardant.

... Dans une de mes pièces !

VESTRIS, à la petite Mars.

Et qu'est-ce que tu y joues ?

LA PETITE MARS, froissée.

Pas le rôle de Jocrisse, pour sûr... Il y a déjà une recette garantie !

VESTRIS.

Pour tes débuts, gamine ?

LA PETITE MARS.

Parfaitement... soixante-quinze mille livres...

DUVAL.

En assignats!...

LA PETITE MARS.

Les gazetiers m'ont promis leur appui... J'ai été leur rendre visite... ils m'ont trouvée gentille...

VESTRIS.

Petite peste!... Voyez-vous! déjà!... Et comment t'appelles-tu seulement?

LA PETITE MARS, gravement.

Vous n'avez donc pas lu le dernier numéro de *la Décade philosophique*?

CONTAT.

Elle s'appelle Hippolyte Salvetat.

CARMONTELLE.

Mauvais nom de théâtre!

LA PETITE MARS.

Oh! au théâtre, je m'appellerai Mars... mademoiselle Mars... Est-ce que ce n'est pas joli?

DUVAL.

Peuh! un nom de mois...

VESTRIS.

Et pas dans le calendrier républicain, encore! J'aurais compris mademoiselle Prairial ou mademoiselle Fructidor... tandis que Mars...

DEVIIENNE.

Bah! qu'importe le nom... il n'y a que le talent qui compte...

VESTRIS, dédaigneuse, à la petite Mars.

Et tu en auras?

LA PETITE MARS, avec une déférence ironique.

On fera son possible, citoyenne Vestris; je n'aurai qu'à

vous imiter, avec de grands gestes et de gros roulements d'yeux, comme vous faisiez l'autre jour dans *Zaïre*...

Récitant avec une emphase tragi-comique :

Vous, seigneur ! vous osez me tenir ce langage ?

Vous, cruel ! apprenez que ce cœur qu'on outrage,

S'il ne vous aimait pas, est fait pour vous braver !

VESTRIS.

La petite insolente !

CARMONTELLE.

Elle est méchante comme une gale... Elle est bien née théâtre... Elle arrivera !

CONTAT.

Allons, ta scène !

LA PETITE MARS.

Oui!...

Récitant.

J'étais dans le jardin...

VOIX DE L'OFFICIEUX, au dehors, annonçant.

Le citoyen Elleviou !

LA PETITE MARS, furieuse, s'arrêtant.

Ah ! Elleviou !... Je ne dis rien avant un chanteur, moi !...

SCÈNE V

LES MÊMES, plus ELLEVIOU.

CANDEILLE.

Elleviou !... Enfin !... Enfin !...

ELLEVIOU, arrivant de droite, affairé, baisant vivement la main des dames.

Désolé, je suis désolé... J'ai répété toute la journée... Je sors d'une soirée où j'ai chanté le rondeau de *Philippe et Georgette*... Tout à l'heure, je dois aller chanter dans une autre soirée...

DUGAZON, bourru

Tu vas bientôt surpasser Garat, mon cher...

ELLEVIOU, lui serrant la main.

Oh! pas encore!... Je ne triomphe pas à Feydeau, moi... et je ne raconte pas mes triomphes avec tant de complaisance... (Imitant Garat.) « C'est incroyable!... Une foule à désespérer... Quand ze paais, les têtes s'azitent... les plumes voltigent... les éventails fémissent... Il faut que ze cante toujours... touzours... Ma paole d'honneur panachée, ils me tueont... » (Riant.) Ah! ce bon Garat!

CANDEILLE.

Ils ne vous ont pas encore tué, vous, mon cher Elleviou, et pour nous faire plaisir à tous...

Elle lui montre le clavier.

ELLEVIOU.

Chanter!... Moi!... Impossible!...

TOUTES, l'entourant.

Elleviou!... Mon petit Elleviou!...

ELLEVIOU.

Mais ma soirée?...

TOUTES.

Elleviou!...

ELLEVIU.

Le chœur des Nymphes!... Actéon lui-même n'eût pas résisté...

TOUTES.

Il consent! il consent! Bravo!

CANDEILLE.

Qu'est-ce que vous allez nous chanter?

ELLEVIU.

Voulez-vous *Femme sensible* de Méhul?

TOUS.

Oui, oui!

ELLEVIU.

Qui m'accompagne?

CANDEILLE.

Moi, si vous voulez.

Candeille s'assied au clavecin. Elleviou chante.

Femme sensible.

I

Femme sensible, entends-tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux;
Ils font redire à l'écho du rivage :
Le printemps fuit, hâtons-nous d'être heureux.

II

Moments charmants d'amour et de tendresse,
Comme un éclair, vous fuyez à nos yeux
Et tous les jours perdus dans la tristesse
Nous sont comptés comme des jours heureux.

TOUS.

Bravo ! bravo !

ELLEVIU.

Et maintenant adieu, adieu... Ma soirée... ma soirée...

TOUTES, l'entourant.

Elleviou !... Encore ! encore !

ELLEVIU.

Non, non ! Que voulez-vous ?... on m'attend... on m'attend partout... Adieu ! adieu !...

Il sort en coup de vent par la droite après avoir baise les mains des dames et en fredonnant : *Femme sensible*.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins ELLEVIU.

CANDEILLE.

A toi, Louise, maintenant... Ah ! tu m'as promis tout à l'heure, chez Fleury...

LOUISE.

Excuse-moi, je suis lasse...

VESTRIS.

Elle dit toujours ça !

DUGAZON.

Allons, ne te fais pas prier, Louise !... On est un ménage d'artistes ou on ne l'est pas... Chante donc, morbleu !

GEORGES, à part.

Le butor !

DUGAZON, ironique.

Et quelque chose de gai... tu donnes trop dans le sentimental depuis quelque temps... N'est-ce pas votre avis, citoyen Bernard ?

GEORGES, se contenant.

Mon avis doit vous importer bien peu, citoyen Dugazon !

DUGAZON.

Au contraire. (A Louise.) Voyons ! chante-nous l'air de *Richard Cœur de Lion*.

FLEURY, bas, à Louise.

Courage !

LOUISE.

Veux-tu m'accompagner, Devienne ?

DEVIENNE, à Louise.

Avec plaisir.

DUGAZON, à Louise.

Et réclame l'indulgence du public... tu me fais l'effet d'avoir la tête à l'envers, ce soir !

Accompagnée par Devienne, Louise chante l'air de *Richard Cœur de Lion*.

Je crains de lui parler la nuit ;

J'écoute trop ce qu'il me dit...

Il me dit : je vous aime,

Et je sens malgré moi,

Je sens mon cœur...

A ces mots elle se trouble, chancelle. Tout le monde s'empresse autour d'elle.

FLEURY.

Qu'y a-t-il ? Louise ! Voyons !...

LOUISE.

Rien !... c'est fini... la chaleur...

CONTAT.

Il est de fait qu'on étouffe...

DUGAZON, *ironique.*

Positivement... Une soirée à migraines, à vapeurs... Nous en avons tout un choix... Vapeurs à l'Iphigénie, syncopes à la Didon, spasmes à la Nina.

CANDEILLE, à Louise.

Un petit tour dans le jardin ?

LOUISE.

Merci !...

FLEURY, à Candelle.

Emmenez votre monde... elle sera plus tranquille toute seule.

CANDEILLE.

Vous avez raison... (A Louise.) Nous te laissons.

LOUISE.

Je t'en prie !

On entend, au fond, un air de danse joué par des violons.

CANDEILLE.

Après le concert, le bal...

CARMONTELLE.

Un orchestre !

VESTRIS.

Et nous allons danser ensemble, cher maître !

CARMONTELLE.

Moi !... C'est de la folie !...

VESTRIS.

Non, non !

Elle l'entraîne dans le jardin.

DEVIIENNE.

Oh ! allons voir danser le vieux Carmontelle !

CONTAT.

Je paierais ma place pour ça !

Elles sortent ensemble en riant, ainsi que la petite Mars.

DUGAZON.

Eh bien ! Vous n'allez pas danser, citoyen Bernard ?...
c'est de votre âge, cependant ?

GEORGES.

Mais, je...

CANDEILLE.

Oui... venez... je vous invite...

GEORGES.

Mais...

CANDEILLE.

Venez... ou je me fâche !

GEORGES, lui prenant la main.

Ah !

CANDEILLE.

Allons ! tout le monde... et gaiement !

Elle sort avec Georges.

DUGAZON, à Fleury qui est resté près de Louise.

Tu serais bien gentil d'aller... danser aussi, mon bon Fleury.

FLEURY, montrant Louise.

Mais...

DUGAZON.

Est-ce que je ne suis pas là, moi ?

LOUISE.

Oui...allez, mon bon Fleury... allez !

FLEURY, sortant.

Pauvre Louise !

SCÈNE VII

LOUISE, DUGAZON.

La musique continue au fond.

DUGAZON.

Pas de comédie entre nous... Nous ne sommes pas au théâtre !

LOUISE.

Que veux-tu dire ?

DUGAZON.

Tu le sais bien !... Ton agitation, ton trouble pendant la soirée, et, pour finir, cette belle pâmoison... Tout cela a cause de ce petit, hein ?

LOUISE.

Tu es ridicule... Et puis d'abord, de quel droit m'interroges-tu ?

DUGAZON.

Mordienne... voilà du nouveau !... Un mari...

LOUISE.

Un mari n'a plus de droits sur sa femme quand c'est un mari comme toi.

DUGAZON.

Tu me parles sur un ton !

LOUISE.

Je m'accorde au tien !

DUGAZON.

Qu'est-ce qui te prend ? Jamais tu n'as osé...

LOUISE.

C'est que jamais tu ne m'as aussi cruellement outragée, blessée... Cette fille, cette Lanlaire que tu as eu l'audace d'amener chez Fleury... Me crois-tu donc aveugle ou complaisante ? Tant que tu ne me mêlas pas à tes infidélités, que tu eus la pudeur de me les cacher ou à peu près... je me suis résignée... mais maintenant...

DUGAZON.

Maintenant, comme avant, et comme toujours, je veux être libre, entends-tu ?

LOUISE.

Et tu ne veux pas que je le sois, moi ? Voilà bien ces idées de justice et de liberté prônées par tes amis !...

DUGAZON.

Bon ! Je vois ta manœuvre. Elle est classique. Tu me charges pour te disculper.

LOUISE.

Me disculper ?... Mais que crois-tu donc, enfin ?

DUGAZON.

Je crois que tu es flattée d'être distinguée par un Lindor aux manières si fines, aux si jolis yeux : je crois, je suis sûr que tu lui as tourné la tête, à ce godelureau... et que toi-même tu...

LOUISE.

Je l'aime, n'est-ce pas ?

DUGAZON.

Oh ! pas encore !... Mais tu es sur le chemin !

LOUISE.

Dugazon !

DUGAZON.

Eh bien quoi ?

LOUISE.

Non ! Tu ne peux comprendre ! Tu es trop égoïste, trop débauché, trop corrompu !

DUGAZON.

Va toujours !

LOUISE.

Tu ne peux comprendre qu'être ainsi soupçonnée, accusée sans aucune preuve...

La musique cesse au fond.

DUGAZON.

Et mes yeux donc ! Je vous ai observés tous les deux chez Fleury, cet après-midi... Et tout à l'heure pourquoi n'es-tu pas venue avec nous, là...

Il montre la gauche.

LOUISE.

J'étais fatiguée...

DUGAZON.

Prétexte !... C'était pour rester seule ici avec lui... Vous aviez convenu de ça, sans doute ?...

LOUISE.

Je te jure...

DUGAZON, violent.

Enfin, oui ou non, étiez-vous ensemble ici ? Tu as beau être fine comédienne, il y a des choses qu'on ne dissimule pas à un vieux routier comme moi. Je te connais trop... et je t'aime trop !

LOUISE.

M'aimer !... Dis que tu es jaloux, odieusement jaloux, mais par vanité, par orgueil.

DUGAZON, avec une sincérité émue.

Non ! Je t'aime ! je t'aime mal, c'est possible... Je t'ai trompée... Je t'ai fait souffrir, mais je t'aime. J'aime ton talent, j'aime ta voix, j'aime tout toi enfin. Tu es nécessaire à ma vie... Quand depuis si longtemps on a lutté côte à côte

en cette fiévreuse vie de théâtre, quand on a eu les mêmes émotions, les mêmes tristesses, les mêmes joies, on est uni pour toujours... on ne fait plus qu'une même chair, qu'un même sang...

LOUISE.

Belles paroles que tu as trop souvent oubliées!...

DUGAZON.

Ne me pousse pas à bout!

LOUISE.

Tu es fou, voyons! Moi aimer ce jeune homme que j'ai vu une fois, que je connais à peine... presque un enfant...

DUGAZON.

Justement... Chérubin... La romance à Madame (fredonnant)
« J'avais une marraine... » (avec rage.) Je le tuerai ton ci-devant!

LOUISE, vivement.

Tu sais donc?

DUGAZON.

Je m'en doutais seulement... Merci de me l'apprendre...

LOUISE.

Dugazon!

DUGAZON.

Parbleu! Je l'avais deviné! Georges Bernard! un nom d'emprunt! Ça sautait aux yeux! Dis-moi son nom, le vrai!

LOUISE.

Pour que tu le dénonces?

DUGAZON.

Suspect aussi ? Mieux encore ! Décidément, ma belle, tu te trahis avec une naïveté...

LOUISE.

Qui devrait te prouver mon innocence !

DUGAZON.

Allons ! son nom !

LOUISE.

Je ne le sais pas !

DUGAZON.

Toi ? Tu veux rire !

LOUISE.

C'est la vérité...

DUGAZON.

Tu mens !... Son nom !... Je veux son nom !

LOUISE.

C'est lâche, Dugazon ! C'est indigne de toi !

DUGAZON.

De moi ?.. Est-ce que je suis un grand seigneur, moi ? Est-ce que j'ai toute une suite d'aïeux pour juger mes actions et m'observer du fond des siècles ?... Non, un simple comédien ! un bouffon ! un pitre ! Pas autre chose ! Et je me gênerais pour perdre un ennemi du peuple qui est aussi mon ennemi à moi... Son nom ?

LOUISE.

Ah ! que tu es brutal !

DUGAZON.

Son nom... ou bien...

SCENE VIII

LES MÊMES. GEORGES, entré depuis quelques instants
par la gauche.

GEORGES, très simplement.

Laissez madame, je vais vous le dire : Comte de Cénozan, émigré, suspect, en passe d'être arrêté d'une minute à l'autre... enfin, un vrai gibier pour Jacobin... Dénoncez-moi si bon vous semble, mais laissez madame.

DUGAZON, violent.

Vous écoutiez ?... (Georges veut parler.) Un mot de plus et...

LOUISE.

Ah !

DUGAZON, se dominant.

Non ! une lutte à coups de poing, comme des portefaix, ce serait indigne de vous et même de moi... Si gamin que vous êtes, vous savez peut-être tenir une épée ?

GEORGES.

Vous me connaissez maintenant... Dénoncez-moi. Ce sera plus simple et plus sûr.

DUGAZON.

Plus simple peut-être... plus sûr, non !

GEORGES.

Nul ne songe à contester vos talents de duelliste !

DUGAZON.

On se contente d'en avoir peur.

GEORGES, crânement.

Quand vous plaît-il ?

DUGAZON.

Voulez-vous demain, chez Fleury, dans le joli jardin où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance ?

GEORGES.

Demain, soit !

LOUISE, s'interposant.

Demain !... mais tu es fou... tu joues demain... tu ne peux pas... tu n'as pas le droit !... Tu te dois au théâtre, à tes camarades qui comptent sur toi... Les temps sont si difficiles !... Quand tu joues, toi, c'est la recette assurée... Le public, tu le sais, ne veut que Dugazon ! Est-ce qu'il nous est permis de ne penser qu'à nous ? Nos soucis, nos souffrances, nos colères ne peuvent passer qu'après que nous avons fait notre métier sur les planches, à la lumière des quinquets !... C'est notre misère tout cela, mais c'est aussi notre grandeur !... (A Georges.) Non ! non ! non ! il ne peut pas se battre demain !

DUGAZON.

Elle a raison ! Je ne m'appartiens pas jusqu'à après demain ! Mais ce jour-là, je ne joue pas... Donc, après-demain et les jours suivants, comme disent les affiches... à vos ordres !

GEORGES.

Soit !... Quand vous voudrez... où vous voudrez.

LOUISE, avec désespoir, s'asseyant.

Je n'arriverai à rien !

DUGAZON.

Parfait... (Changeant de ton, très sincère.) Et maintenant, monsieur, il ne me reste qu'à vous dire merci... je ne plaisante pas, je vous le jure... Oui, très sérieusement et très sincèrement merci d'avoir accepté une rencontre avec moi, avec un comédien... Fidèle à d'anciens préjugés, vous auriez pu hésiter et, pour vous forcer à me rendre raison, j'aurais été obligé... Vous m'avez épargné cette extrémité... Votre conduite est généreuse et digne d'un vrai patriote...

GEORGES.

Le compliment est mince.

DUGAZON, solennel.

A mes yeux, il n'en est pas de plus grand ! Si je vous tue, comme j'en ai la volonté autant que la certitude, je vous serai reconnaissant au nom de mes camarades et au mien. Si vous me tuez, cette reconnaissance pour être forcément plus courte, n'en sera pas moins vive... M'avoir traité en égal... cela vaut bien un remerciement !

La musique reprend au fond.

GEORGES, avec rage.

Trêve de grandes phrases ! Comédien ou non, je ne vois en vous que l'homme violent et tyrannique... voilà tout !

DUGAZON.

C'est justement ce « voilà tout » qui me ravit. (A Louise.) Il est charmant, ce petit, et c'est pour ça qu'il faut que je le tue !

LOUISE, à Dugazon.

Voyons, pour la dernière fois...

DUGAZON.

Ah! assez!

GEORGES, à Louise.

Je vous en prie, madame...

SCÈNE IX

LES MÊMES, puis CANDEILLE, VESTRIS, CONTAT,
DEVIIENNE, DUVAL, CARMONTELLE, LAPETITE

ARRIVANT par le fond en se tenant par la main, riant et dansant.

TOUS, s'arrêtant une fois en scène.

Eh bien?... Dugazon?... Louise?... Vous ne dansez pas?

DUGAZON, furieux.

Danser, moi! Non! non!... (Prenant violemment Louise par le bras et l'entraînant vers la droite.) Allons! Viens, toi! Nous avons à causer ensemble!

Il disparaît dans le brouhaha des voix. Georges veut s'élancer vers lui.
Fleury le retient.

ACTE TROISIÈME

Le salon des Dugazon. Fenêtre au deuxième plan à gauche, donnant sur des toits voisins. Porte à droite, premier plan, menant à la chambre de Louise; porte à droite, deuxième plan, menant à celle de Dugazon. Au fond, porte donnant sur l'escalier. Aux murs, portraits de M. et madame Dugazon dans leurs différents rôles, couronnes de théâtre, gravures, affiches. A gauche, premier plan, grande armoire où l'on aperçoit des costumes pendus, des per-ruques, des postiches, etc. Quatre ou cinq épées au mur. Cinq heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

DUGAZON, au fond, debout, le dos tourné, accoudé à la fenêtre;
LOUISE, au milieu, assise près d'une table; **CANDEILLE** et
VESTRIS debout, près d'elle; **FLEURY**.

FLEURY, se promenant de long en large, s'arrêtant après un silence devant Louise.

Alors, ma chère Louise, tout ce que je vous ai dit, tout ce que nous vous avons dit, Vestris, Candelle et moi, n'aura servi à rien ?

VESTRIS.

C'est pour rien que nous serons venus chez vous, que nous serons restés tout l'après-midi à chercher à vous faire entendre raison ?

LOUISE.

Oh ! c'est Dugazon qui vous a priés de venir...

VESTRIS.

Et il a bien fait ! En arriver tout de suite aux extrêmes... vouloir se séparer de lui et pour si peu de chose !

FLEURY.

Permetts, Vestris ! Tous les torts sont du côté de Dugazon. S'il consentait seulement à les reconnaître, peut-être Louise de son côté...

LOUISE, se levant violemment.

Jamais ! Je n'oublierai jamais ! je ne pardonnerai jamais !... j'ai été trop profondément blessée !... Cette scène hier au soir chez Candaille : une fois revenus, ces reproches injustes, ces outrages... Si vous saviez comme il m'a traitée... Par deux fois, il a levé la main sur moi...

VESTRIS.

Du moment qu'il ne l'a pas laissée retomber !

LOUISE.

C'est que... (Se retenant de parler.) Non !

CANDEILLE, à Louise.

Il a toujours été jaloux, emporté, violent... tu le sais...

LOUISE.

Et c'est justement ce que je lui reproche ! Non ! J'en ai assez ! La mesure est comble ! Séparons-nous ! Divorçons ! D'ailleurs, divorcer ? La belle affaire ! C'est de mode aujourd'hui ! Le mariage ? Qu'est-ce donc ? Une fantaisie, une contredanse ! On divorce pour rien. On se marie pour divorcer ; on se dé-marie pour re-divorcer... et cela va très bien ainsi !

CANDEILLE.

Voyons, Louise, réfléchis encore!

FLEURY.

Laissez-moi espérer que cette résolution n'est pas définitive... (Silence de Louise.) Je suis forcé de vous quitter... je joue ce soir... il est bientôt cinq heures... (A Dugazon.) N'oublie pas que tu joues aussi, toi!...

DUGAZON, toujours à la fenêtre.

L'oublier?... C'est pour cela que j'ai été obligé de remettre à demain le plaisir d'envoyer le citoyen Bernard dans l'autre monde!

CANDEILLE.

Vous n'aurez pas cette cruauté!

DUGAZON.

Ma chère Candaille, je vous aime bien... mais mêlez-vous de vos affaires!

VESTRIS.

Il va l'embrocher comme un poulet... (Montrant les épees pendues au mur.) avec un de ces joujoux-là... Le pauvre petit mignon!...

FLEURY.

Il réfléchira... Il ne voudra pas sur un simple soupçon...

DUGAZON.

Mon cher Fleury, je t'aime bien, mais toi aussi, mêle-toi de tes affaires!

CANDEILLE, à Louise.

Nous partons avec Fleury. (Bas, à Louise.) Sois généreuse, pardonne!

LOUISE.

Au revoir!

VESTRIS.

Allons, un bon mouvement ! Il n'est pas méchant, au fond, tu sais bien...

LOUISE.

Adieu !

CANDEILLE, à Vestris.

Oh ! nous n'obtiendrons rien !

Elles se dirigent vers la porte.

FLEURY, à Dugazon.

C'est ta faute, tout cela.

DUGAZON.

La paix, n'est-ce pas ?

VESTRIS, sortant avec Fleury et Candaille.

Quand on va apprendre ça, au théâtre !

SCÈNE II

DUGAZON, LOUISE.

LOUISE, après un silence.

Dugazon... Tu es bien décidé à ne pas épargner ce jeune homme ?

DUGAZON.

Absolument décidé.

LOUISE.

Vingt-deux ans à peine!

DUGAZON.

Et moi, quarante bien sonnés! Et on vieillit double au théâtre. Avant peu, je jouerai les pères nobles... ou même les vieillards... On me verra dans *l'Avare*... « Ma cassette... ma cassette... » Un succès certain!

LOUISE.

Ne plaisante pas! Il s'agit de la vie d'un homme!

DUGAZON.

D'un rival. Ce n'est pas la même chose.

LOUISE.

Un rival! Lui!

DUGAZON.

Sans doute, puisqu'il t'aime!

LOUISE.

Qu'importe, si je ne l'aime pas, moi!

DUGAZON.

Si tu ne l'aimais pas, craindrais-tu pour sa vie? Me supplierais-tu de l'épargner?

LOUISE.

Sans l'aimer, je puis être touchée de son amour, comme le serait toute femme à ma place... m'intéresser à lui... frémir à la pensée qu'il peut mourir à cause de moi...

DUGAZON.

De là à l'aimer, il n'y a qu'un pas.

LOUISE.

Jamais je ne le ferai!

DUGAZON, riant.

Point d'affaires!

LOUISE.

Tu as tort de plaisanter!

DUGAZON.

Ça se gagne en jouant les comiques !

LOUISE.

Tu t'obstines dans cette vengeance stupide et irraisonnée!

DUGAZON.

Parfaitement raisonnée au contraire! Je suis un brutal, un jaloux, un débauché, soit. Mais l'idée que tu peux appartenir à un autre, en aimer un autre! Tu ne l'aimes pas, ce godelureau? Possible! Mais quelque chose me dit que tu es sur le point de l'aimer,.. que tu l'aimeras demain! Et comme je ne veux pas cela, je prends mes précautions d'avance... en le supprimant. J'ajoute que ce duel avec un gentilhomme, un ci-devant, n'est pas fait pour me déplaire, et qu'en ce cas, mon intérêt de mari s'accorde au mieux avec ma vanité!

LOUISE.

Ta vanité? Elle ne sera même pas satisfaite! on ignore son vrai nom.

DUGAZON.

Je le sais, moi, et c'est assez. Comte de Cenozan, ça me suffit comme noblesse!

LOUISE.

Écoute! Tu m'as profondément blessée, hier au soir, en me faisant, en rentrant ici, cette terrible scène. Et rends justice à ma générosité. je n'ai pas tout raconté: j'ai dit que tu avais levé la main sur moi... mais, au dernier moment, j'ai eu honte pour toi-même... je n'ai pas ajouté que cette main s'est abattue à plusieurs reprises, qu'elle m'a toute meurtrie.

DUGAZON.

Louise!

LOUISE.

Oui... tu m'as soupçonnée, injuriée, frappée. Mais puisque tu dis m'aimer... à ta manière, puisque tu prétends que ma vie est nécessaire à ta vie, je veux bien continuer avec toi cette existence dont je suis lasse et révoltée, monter sur la scène, chanter, rire devant le public, quand j'ai le cœur torturé de toutes les tristesses dont tu es la cause, n'est-ce pas notre métier, cela? Oui, je consens à tout, j'accepte tout, j'oublierai, je pardonnerai tout... mais renonce à ce duel, ou du moins, si ta vanité s'y refuse, épargne ce jeune homme, dont le seul crime est de m'aimer, et que je n'aime pas, moi, que je n'aimerai jamais!

DUGAZON, moqueur.

La grande scène du cinquième acte. Tu as des qualités dramatiques que je ne soupçonnais pas. Il faudra travailler ça, ma chère!

LOUISE.

Dugazon!

DUGAZON.

Eh! ne comprends-tu pas que plus tu te défends de l'aimer, et plus je suis sûr que tu l'aimes! Sa seule tendresse

pour toi ne suffirait pas à te troubler ainsi, si elle n'était partagée! Non, je le tuerai, entends-tu bien, ton Cénozan! Lindor occis par Bartholo, Léandre embroché par Scapin... Ce sera drôle et nouveau!

LOUISE, froidement.

Tu as fini?

DUGAZON.

Oui... et n'insiste pas davantage, ou sinon...

LOUISE, calme.

Va... je m'y habitue.

DUGAZON.

Non! va-t'en! va-t'en!

LOUISE, se dirigeant vers la porte de droite, premier plan.

C'est ce que je fais. Mais écoute bien. Si tu me laisses franchir cette porte, quoi que tu dises, quoi que tu fasses dans l'avenir, jamais je ne reviendrai à toi. Dès demain je quitte cette maison: je vivrai de mon côté, toi du tien, ne gardant plus qu'une seule chose qui nous soit commune: ce nom que nous avons rendu célèbre l'un et l'autre! Réfléchis, le moment est grave.

DUGAZON hésite.

Non!

LOUISE.

Adieu!

Elle disparaît.

SCÈNE III

DUGAZON, seul, l'appelant.

Louise! Non! (Scène muette.) Non! (Silence.) Cinq heures passées! N'oublions pas que nous jouons *les Fausses Confidences!* Un tour aux Tuileries avant d'endosser la livrée de Dubois... un valet... mais qui demain aura raison de son gentil-homme! (Fausse sortie.) Qui vient là?

SCÈNE IV

DUGAZON, ARISTIDE.

ARISTIDE, entrant par le fond.

Le citoyen Dugazon!

DUGAZON.

C'est moi!

ARISTIDE.

Oh! je te connais bien, citoyen... Qui ne connaît l'illustre Dugazon?

DUGAZON.

Je suis pressé et... mais je ne me trompe pas... Aristide, moucheur de chandelles au Théâtre de la Nation?

ARISTIDE.

Moi-même, citoyen, très flatté...

DUGAZON.

Aristide, surnommé Bacchus, n'est-ce pas? parce que...

Il fait le geste de boire.

ARISTIDE, riant.

Parfaitement, citoyen... et on continue toujours!

DUGAZON.

Et il n'y a pas encore longtemps, hein?

ARISTIDE.

Possible... on ne compte pas.

DUGAZON.

Et qu'est-ce qui me vaut l'avantage?

ARISTIDE.

Comme tu sais, citoyen, ou comme tu ne sais pas, j'ai quitté mon métier de moucheur de chandelles pour celui d'employé à la section des Piques.

DUGAZON.

Comme policier?

ARISTIDE.

Justement.

DUGAZON.

Je m'en doutais... moucheur... mouchard... l'un mène à l'autre!

ARISTIDE, riant.

Le citoyen Dugazon est toujours plaisant!

DUGAZON, remontant.

Je t'ai dit que je suis pressé. Je n'ai pas quitté le théâtre, moi, et je joue ce soir.

ARISTIDE, le retenant.

Eh bien ! citoyen, je suis envoyé pour te prier de passer sans tarder à la section.

DUGAZON.

Moi ?

ARISTIDE.

Un renseignement que l'on veut te demander.

DUGAZON.

Un renseignement ?

ARISTIDE.

Oui. Il paraît qu'on a mis la main sur tout un nid d'aristos qui complétaient... on te sait bon patriote, et on veut te demander... enfin, on t'expliquera ça. Vite ! vite !

DUGAZON.

Je te répète que je joue.

ARISTIDE.

La section est à deux pas d'ici, sur le chemin du théâtre...

Il remonte et l'attend sur le palier.

DUGAZON.

Soit... Descends, citoyen, je te suis. (En lui-même.) Un renseignement ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? (Se dirigeant vers la porte de la chambre de Louise, à droite.) Il faut que je dise à Louise... (s'arrêtant.) Imbécile... j'oubliais... (A Aristide.) Me voilà, citoyen... me voilà... Tu es bien pressé, sacrebleu !

Ils sortent.

SCÈNE V

LOUISE, seule, entrant de droite.

Il est parti!... Et j'en ferai autant demain, grâce à Dieu... je quitterai ce logis... où j'ai tant souffert... (Un silence.) où j'ai été si heureuse aussi. Que tout y est plein de souvenirs communs! Ces affiches, ces portraits, ces couronnes... (Regardant.) « Aux deux Dugazon », « A monsieur et madame Dugazon! » Nos deux noms! Toute notre vie autour de moi, près de moi! (S'asseyant et regardant des portraits sur la table, au milieu.) Son portrait dans *les Originaux*, dans *les Héritiers*. Ah! si j'avais pu continuer de l'aimer comme je continue de l'admirer, comme je l'admirerai toujours! mais non, la mesure est comble... Ses brutalités, sa jalousie injustifiée pour ce jeune homme! Injustifiée? L'est-elle tant que cela? Le sentiment qu'il m'inspire n'est-il que de la sympathie? Je n'ose m'interroger... (Se levant.) Oh! non, non, l'aimer peut-être... mais le lui laisser voir, jamais!

SCÈNE VI

LOUISE, GEORGES, entrant par le fond.

LOUISE, l'apercevant.

Vous! vous ici!

GEORGES.

Pas de nouvelles depuis hier au soir! Toute la nuit, j'ai cru perdre la raison! Depuis de longues heures, du coin de

la rue, j'ai guetté votre sortie... Le temps passait... Voilà un moment, j'ai vu descendre Fleury avec Candelle et Vestrès... je n'ai osé les aborder; votre mari, enfin, en compagnie d'un homme de police.

LOUISE.

Un homme de police?

GEORGES.

Ils semblaient les meilleurs amis du monde ! Je n'ai eu que le temps de me dissimuler derrière une porte pour les laisser passer, et me voici ! Oh ! madame... rassurez-moi... Dites-moi si vous n'avez pas souffert des brutalités de cet homme... Oh ! voyez-vous... à cette pensée !... Vous avez pleuré... Un mot, un seul mot !...

LOUISE.

Oui, mais ne demeurez pas davantage... mon mari peut revenir... qu'il vous retrouve ici et ses soupçons lui paraîtront justifiés ! Partez !

GEORGES.

Oui, vous avez raison... et je vous l'ai promis... je pars... mais avant de partir, une prière ! Demain, la destinée prononcera pour ou contre moi ! Si je ne dois pas vous revoir, je veux au moins emporter la sensation réalisée d'un rêve que j'ai fait bien souvent pendant mon exil... j'étais à vos pieds... je vous prenais la main... je sentais mon front effleuré d'un baiser... Ah ! ne me refusez pas cette joie, la dernière peut-être qui me viendra de vous !

Il se penche vers elle.

LOUISE, très émue.

Enfant ! enfant ! (Elle le baise au front, puis, se reprenant et s'éloignant de lui.) Comprenez que l'idée de cette rencontre me rend folle ! Par pitié pour moi... renoncez-y !

GEORGES.

Quand j'ai été provoqué...

LOUISE.

Injustement. Rien, vous le savez, n'est plus pur que notre amitié.

GEORGES.

Notre amitié ?

LOUISE.

Si c'est aimer que de se sentir émue, troublée, conquise par une tendresse comme la vôtre ; si c'est aimer que de frémir à la pensée que vous risquez votre vie pour moi ; de prendre un délicieux plaisir à regarder la sincérité de vos yeux, à entendre votre voix, à vous sentir à mes côtés... Oh ! si tout cela est aimer, oui ! je vous aime, mon ami, je vous aime ! Et c'est au nom de cette amitié que je vous supplie...

GEORGES.

Passer pour un lâche à ses yeux !

LOUISE.

Je ne sais pas, moi ! mais un prétexte... (Sur un mouvement de Georges.) oh ! pas une excuse ! peut se trouver, s'inventer... Vous êtes suspect, proscrit... Ne pouvez-vous pas vous dire dénoncé, poursuivi, obligé de fuir d'un moment à l'autre ? Alors, pourrait-il vous accuser de lâcheté ?

GEORGES.

Ah ! cherchez, inventez tous les prétextes... Aucun ne me justifiera à mes propres yeux !...

LOUISE.

Ah ! cœur généreux ! cœur de vingt ans, grisé par un premier amour !

GEORGES.

Qui sera le seul de ma vie !

LOUISE.

Votre vie, mais elle ne fait que commencer ! d'autres vous aimeront ; vous en aimerez d'autres...

GEORGES.

Oh ! jamais !

LOUISE.

Si ! si ! cela sera ! Tout nous éloigne l'un de l'autre, et si j'avais la faiblesse de céder à votre amour, combien vite m'oublieriez-vous ! L'amour éternel ! aimer toute la vie ! J'ai chanté cela...

Tant que cette eau coulera doucement
Je t'aimerai...

GEORGES.

Vous doutez de moi ?

LOUISE.

Oh ! non ! vous êtes sincère... j'en suis sûre et j'en suis touchée, si touchée !... Je vous ai une reconnaissance infinie de m'avoir aimée ainsi... j'en suis émue à mourir... je garderai toujours votre cher souvenir... mais vous aimer, moi !... Non ! non !...

GEORGES.

Alors je n'ai guère de raisons pour vivre !

Coups précipites à la porte du fond,

UNE VOIX,

Citoyen Dugazon !...

LOUISE.

Qui cela peut-il être ?

LA VOIX.

Citoyen Dugazon !...

LOUISE, à Georges.

Il ne faut pas que l'on vous voie ici ! (Lui montrant la porte de droite, premier plan.) Là ! là !... et ne sortez qu'à mon appel.

Georges disparaît. Elle va ouvrir.

SCÈNE VII

LOUISE, LANLAIRE, puis DUGAZON.

LANLAIRE, entrant, essoufflée.

Dugazon ! citoyen Dugazon ! (Apercevant Louise.) Ah !

LOUISE.

Elle !

LANLAIRE.

Mon Dieu !... Pardonnez-moi... citoyenne... Je sais bien que venir ici... moi... bien que cependant... Enfin, il n'est pas ici ?

LOUISE.

Non !

LANLAIRE.

C'est que... C'est que... Je ne serais jamais venue... vous comprenez, sans une raison grave... très grave... S'il n'est pas ici... où est-il ?

LOUISE.

Je ne sais !

LANLAIRE.

Mais c'est qu'il faut absolument que je lui parle sans retard... Il y va de sa vie !

LOUISE, vivement.

De sa vie ?

LANLAIRE.

Vous trouverez peut-être un moyen... vous... Vous avez de l'idée... tandis que moi... Oh ! je le sais bien, allez... (s'asseyant.) Je vous demande pardon, je suis essouffée... J'ai monté l'escalier quatre à quatre...

LOUISE.

Parlez donc !

LANLAIRE.

Eh bien, il paraît que ce soir... je l'ai appris à l'instant par la petite Elvire, la figurante que j'ai rencontrée au Palais Égalité... qui l'a appris de son amoureux... qui sortait du Café de Chartres, son amoureux... Le café des royalistes, vous savez bien...

LOUISE.

Oui ! oui !

LANLAIRE.

C'est là qu'il a entendu... par hasard, car ils parlaient tous à voix basse, a-t-il dit, comme des conspirateurs ..

LOUISE.

Mais quoi enfin ?

LANLAIRE.

Eh bien ! ils vont venir ce soir en foule au théâtre ; ils sont très irrités contre Dugazon à cause de la politique, à cause qu'il a été autrefois l'aide de camp de Santerre !... Des bêtises, quoi ! Toujours est-il qu'ils sont toujours pris de la même rage contre les pauvres comédiens, qu'ils veulent lui faire à lui ce qu'ils ont déjà fait à Fusil, à Trial et aux autres...

LOUISE.

Le contraindre à chanter *le Réveil du Peuple* ?

LANLAIRE.

Oui ! et s'il ne veut pas, ils ajoutent comme ça qu'ils sauront bien l'y forcer... qu'ils escaladeront la scène, qu'ils le battront ! L'un d'eux même a ajouté : « Dugazon a tracassé assez de gens pour qu'on ne l'épargne pas à son tour ! »

DUGAZON, entré sur les derniers mots, à part.

Vraiment ?

LANLAIRE.

Ils le tueront, citoyenne, ils le tueront !

LOUISE.

Mon Dieu !

LANLAIRE.

Qu'il le leur chante donc, leur *Réveil du Peuple* ! Risquer d'être démoli pour un couplet !

LOUISE.

Jamais il n'y consentira !

LANLAIRE.

Qu'on change le spectacle, alors ! ou qu'on prévienne la police !

LOUISE.

Il ne voudra pas non plus!

LANLAIRE.

C'est de la bêtise!

LOUISE.

Non, c'est du courage!

DUGAZON, s'avançant.

Merci, madame Dugazon!

LOUISE, à part, regardant du côté de la porte, à droite.

Lui! Ah! Je deviens folle!

LANLAIRE.

Lui! J'ai dit une sottise!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DUGAZON.

DUGAZON.

Je vous remercie tout de même, petite Lanlaire!

LANLAIRE, à part.

Il me vouvoie!

DUGAZON.

Vous avez voulu me sauver, comme elles ont sauvé le Capitole!

LANLAIRE.

Le Capitole? J'comprends pas!

DUGAZON, à part.

Petite dinde!... (A Lanlaire.) Allons, va-t'en, petite Lanlaire, va-t'en!

LANLAIRE.

Adieu, monsieur Dugazon! (A part.) Oh! c'te froidure!... (En sortant.) Je changerai de sociétaire, voilà tout!

SCÈNE IX

DUGAZON, LOUISE.

LOUISE, à Dugazon.

Alors, tu ne savais pas?

DUGAZON.

Non! et je n'en suis pas autrement ému, tu vois. Je m'y attendais. C'était mon tour. Mais qu'ils y viennent!... Chanter leur *Réveil du Peuple*, moi!... Je me ferais écharper plutôt!

LOUISE, avec élan.

Dugazon!

DUGAZON.

Ça t'intéresse donc encore ce qui m'arrive?

LOUISE, se maîtrisant.

Non.

DUGAZON.

Tant mieux... car tu vas avoir besoin de toutes tes forces

pour supporter ce que je viens d'apprendre, moi ! Il ne s'agit plus de ma vie, maintenant, mais d'une autre qui t'est infiniment plus chère, celle de ton Cénozan ! (Mouvement d'émotion de Louise.) Cette émotion !... Rien que pour cette émotion-là, vois-tu, pour cette pâleur troublante, une folie me prend ! Mais non, le brutal que tu méprises vaut encore quelque chose... Tout à l'heure, on est venu me chercher de la section pour un renseignement. On m'y a demandé à brûle-pourpoint : « Connaissez-vous le ci-devant comte de Cénozan ? — Non ! ai-je répondu. — Il était bien hier chez Julie Candaille ? — Possible, je ne le connais point. — Un complot vient d'être découvert. On a arrêté tout à l'heure l'abbé Brothier et Lavilleheurnois. — On a bien fait. — Ils voulaient soudoyer les troupes, occuper Meudon, Vincennes, les magasins de poudre d'Essones. — Ah ! les bougres ! — Cénozan est d'avant-hier à Paris, comme émissaire du comte de Provence. Il a remis des fonds pour l'affaire. L'ordre de l'arrêter nous arrive. On est sur ses traces, et comme on nous a affirmé que vous le connaissiez... — Mais non ! mordienne ! Je ne le connais point ! — Il faut croire qu'on joue encore assez bien les naïfs, car ils m'ont cru. Que faire ? D'un bond, j'ai sauté ici pour te dire ça. S'il est arrêté, son affaire est claire... Arrange-toi. Fais-le prévenir comme tu pourras, ça te regarde, après tout... Moi, il faut que je sois en scène dans trois quarts d'heure... et je ne veux pas manquer mon entrée... ce soir surtout !

Il remonte.

LOUISE.

Comment, tu le... et tu voulais le tuer ?

DUGAZON.

Et je le veux toujours ! mais le dénoncer, ah ! non ! pas ça ! Allons, adieu !

LOUISE, le suivant.

Pas trop de bravades au théâtre, je t'en supplie...
Pense...

DUGAZON, sortant.

Adieu!

SCÈNE X

LES MÊMES, ARISTIDE et DEUX POLICIERS.

VOIX D'ARISTIDE, au dehors, à Dugazon.

Oui, c'est encore moi, citoyen Dugazon... avec deux camarades. Pardon, excuse, mais l'ordre est formel.

DUGAZON.

L'ordre? Quel ordre?

ARISTIDE.

Laisse-moi entrer et je te dirai ça! (Il entre. Deux policiers qui l'accompagnent restent sur le seuil de la porte.) Nous venons arrêter le ci-devant comte de Cénozan, qui est ici.

DUGAZON.

Ici? Tu as bu un coup de trop, citoyen Bacchus.

ARISTIDE.

Pardon, excuse encore. Mais on l'a vu entrer dans cette maison... nous avons perquisitionné aux étages en dessous, et comme nous ne l'y avons pas trouvé...

DUGAZON, après un long silence, bas, à Louise.

C'est vrai?... (Elle se tait.) Misérable!

LOUISE.

Oh! Je te jure...

DUGAZON.

Où? (Montrant la porte de droite.) Là, parbleu!... derrière cette porte dont tu n'oses t'éloigner depuis que je suis ici! dans ta chambre! Et je n'ai pas compris! Et je venais le sauver... imbécile!

ARISTIDE.

Eh bien, citoyen Dugazon, tu ne dis rien?

DUGAZON, allant à lui, hésitant à livrer Georges.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

ARISTIDE.

Le ci-devant comte de Cénozan est-il?...

DUGAZON, après un silence.

Tonnerre! Je ne suis pas mouchard, moi! Fais ton métier, ça te regarde!

ARISTIDE.

C'est bon. (Il va à la porte deuxième plan, à droite. L'ouvre, regarde rapidement dans la chambre; puis à la porte du premier plan, l'ouvre, aperçoit Georges.) Allons, venez! vous êtes pris!

GEORGES, sortant.

Je comprends! Et je suis bien naïf de n'avoir pas compris plus tôt. Tout à l'heure, dans la rue, en voyant monsieur Dugazon avec monsieur... (Il montre Aristide.) j'aurais dû me douter qu'on allait s'occuper de moi plus vite que je ne l'eusse souhaité.

DUGAZON.

Qu'entendez-vous par là?

GEORGES.

Vous le demandez? J'entends par là que malgré toute votre habileté de bretteur, un duel, même avec un adversaire peu redoutable, est encore plus incertain qu'une dénonciation.

DUGAZON.

Moi? Mais ce serait une infamie et je suis incapable de ça! Moi, vous dénoncer! Quand, au contraire, je suis venu... (Montrant Louise.) Ah! demandez-le-lui. vous la croirez peut-être, elle!

LOUISE, hésitante, à voix basse.

Oui... c'est vrai!

DUGAZON.

Au bureau de la section, j'ai affirmé ne pas vous connaître... (Montrant Aristide.) Le citoyen était là, il vous dira...

GEORGES.

Fi! le grand Dugazon! la gloire de la comédie! Invoquer un témoignage aussi douteux et aussi bas...

ARISTIDE, de près, à Georges.

Ah çà! dis donc, chouan!

GEORGES, l'écartant de la main.

Pouah! mon cher, vous puez le vin!

ARISTIDE.

S'il est possible! Allons, pas tant de verbiage et en route!

DUGAZON, à Georges.

Alors, vous persistez à croire que c'est moi qui...

GEORGES.

Je n'en doute pas, monsieur!

DUGAZON, avec un grand geste de désespoir.

Ah!

GEORGES, à Louise.

Adieu, madame. C'est sans doute la mort, mais demain... ou plus tard... bah!

LOUISE, fondant en larmes.

Pauvre... pauvre petit!

ARISTIDE, à Georges.

Le vin, moi! Tu me paieras ça, l'aristo!

Georges sort entouré des policiers.

SCÈNE II

DUGAZON, LOUISE.

DUGAZON, après un silence, à Louise.

Là! là! dans ta chambre. Ah! gueuse!

LOUISE.

Oui, tout est contre moi... et cependant je te jure...

DUGAZON.

Je ne te crois pas!

LOUISE, dans les larmes.

Je t'ai bien cru, moi, cependant, tout à l'heure, quand tu m'affirmais n'avoir rien dit à la section!

DUGAZON.

Tu crois donc, toi aussi, que je l'ai dénoncé ?...

LOUISE.

Je... je ne sais plus.

DUGAZON.

Pourquoi serais-je venu te prévenir, alors ? te dire de l'avertir ?

LOUISE.

Peut-être voulais-tu... je... je ne sais pas !

DUGAZON.

Tu ne sais pas... mais tu doutes !... et tu me crois coupable et il le croit aussi, lui, et il disparaîtra en le croyant... (Il remonte vers la porte. Puis redescendant.) Je ne veux pas ça ! (Il prend les deux mains de Louise et, solennellement, la regardant dans les yeux.) Jure-moi que le sentiment qu'il t'inspire est moins de l'amour que l'émotion d'une femme touchée de se sentir aimée.

LOUISE.

Je te le jure.

DUGAZON.

C'est bien.

LOUISE.

Que vas-tu faire ?

DUGAZON, avec éclat.

Te prouver et lui prouver à lui que je suis incapable d'une infamie !

LOUISE.

Et comment ?

DUGAZON.

En le sauvant.

LOUISE.

En le sauvant ?

DUGAZON.

Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement !

LOUISE.

C'est risquer ta vie !

DUGAZON.

Ça vaut bien ça.

LOUISE.

Même si tu t'en tires, tu seras reconnu, dénoncé !...

DUGAZON.

Reconnu ? Dugazon ? quand il ne veut pas l'être... allons donc ! Je me suis souvent déguisé pour mon plaisir ou pour celui des autres... et quand il s'agit de sauver mon honneur... (il va à l'armoire à gauche, premier plan, l'ouvre.) MON serre-tête de Crispin... Un chapeau... Un manteau... (Il prend une épée dans un coin, près de l'armoire.) Une épée ! Et avec la nuit qui tombe, du diable si tous les policiers du monde me reconnaissent sous cet accoutrement-là !

Il se dirige vivement vers la porte du fond, tenant le manteau, le chapeau et le serre-tête d'une main ; l'épée de l'autre.

LOUISE, cherchant à le retenir.

Dugazon !

DUGAZON, sur le seuil.

Je l'arracherai bien de leurs griffes ! Sois tranquille !

LOUISE.

Ils te tueront !

DUGAZON.

Nous verrons bien... Adieu !

Il sort. Louise, accablée, tombe sur une chaise près de la porte.

ACTE QUATRIÈME

Le foyer du théâtre Feydeau. A droite, pan coupé, une cheminée. Au fond, large porte à deux battants donnant sur un couloir très court menant à la scène. Cette porte est fermée. A gauche, deuxième plan, porte ouvrant sur l'escalier qui mène aux loges des artistes. A droite, également, premier plan, porte donnant au dehors. A droite, pan coupé, une glace.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, **MADemoiselle Devienne**, en costume d'Araminthe des *Fausse Confidences*, se regarde dans la glace : **MADemoiselle Contat**, costume de Marthon, descend de l'escalier des loges et va à elle ; **Drouin**, dans le costume du comte, la suit.

CONTAT, à Devienne.

Déjà au foyer, ma chère ? Je te croyais dans ta loge.

DEVienne.

Dans ma loge ! mais on va commencer dans un instant, et je n'aime pas à me presser, moi !

CONTAT, se retournant, à Drouin.

Comment, toi, déjà ? tu n'es que du second acte.

DROUIN.

Oui, mais je vais dans les coulisses pour le premier.

Il sort par la porte du fond qui se referme.

CONTAT, descendant.

Ah ! ce rôle d'Araminthe ! ces *Fausse Confidences* ! Les aurai-je assez jouées ! Cela devient monotone !

DEVIENNE.

Monotone ! ça ne le sera pas ce soir, en tout cas !

CONTAT.

Pourquoi ?

DEVIENNE.

Cette cabale montée contre Dugazon... Tu ne sais donc rien ?

CONTAT.

Vaguement. Ils veulent le siffler ?

DEVIENNE.

Si ce n'était que cela ! Un coup de sifflet, c'est désagréable pour l'oreille... et pour l'amour-propre... mais un coup de bâton...

CONTAT.

Oh ! ils n'iront pas jusque-là !

SCÈNE II

LES MÊMES, VESTRIS, entrant de droite.

VESTRIS.

Ils s'en priveront !

DEVIEUNE.

Tu as appris quelque chose ?

VESTRIS.

Rien de positif. Des bruits recueillis çà et là... Il paraît que c'est au premier acte, à la scène deuxième, à son entrée, quand sur la réplique de Dorante, il dit : « Voici l'heure à peu près... »

CONTAT et DEVIEUNE.

Oui... oui...

VESTRIS.

Eh bien, à ce moment-là, ils commenceront un charivari...

CONTAT.

Pour le forcer à chanter...

VESTRIS.

Leur *Réveil du Peuple* ! Leur marotte du jour ! Mais vous connaissez mon frère ! Il se fera tuer plutôt !

DEVIEUNE.

Il est prévenu ?

VESTRIS.

Je le pense, mais je n'en sais rien. C'est pour cela que je suis venue au théâtre... et je monte vite à sa loge...

Elle se dirige vers l'escalier des loges, à gauche.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLEURY, venant à elle, de l'escalier des loges, à gauche.
Il est en costume de Dorante, des *Fausse confidences*.

FLEURY.

Inutile ! Il n'y est pas !

VESTRIS.

Comment ?

DEVIIENNE.

Mais on va commencer...

CONTAT.

Et il est de la seconde scène...

FLEURY.

Que voulez-vous ? Il n'y est pas. J'en viens. Son habilleur attend.

VESTRIS.

Qu'a-t-il pu lui arriver ?

FLEURY.

Je n'en sais rien. C'est terrible.

CONTAT.

Il va manquer son entrée.

DEVIIENNE.

Il n'a peut-être pas voulu venir.

VESTRIS.

Lui ! avoir peur !

CONTAT.

Dame ! ma chère, être seul contre toute une foule !

DEVIIENNE.

Les plus braves s'en effrayeraient !

VESTRIS.

Je vais courir chez lui...

FLEURY, regardant à droite.

Lui ! c'est lui ! Mais dans quel état !

SCÈNE IV

LES MÈMES, DUGAZON, arrive de droite en courant, très agité, sans chapeau, un manteau déchiré sur les épaules.

FLEURY, allant à lui.

Qu'est-ce que tu as ?

VESTRIS, allant à Dugazon.

Dis-nous...

DEVIIENNE et CONTAT, allant à Dugazon.

Dugazon !

DUGAZON, les écartant.

Qu'on me laisse ! Qu'on me laisse, sacrebleu !

Il les écarte et se dirige rapidement vers l'escalier des loges.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins DUGAZON.

VESTRIS, le suivant.

Je ne veux pas le laisser ainsi !...

FLEURY, l'arrêtant.

Non ! Il n'a que le temps de s'habiller.

CONTAT.

Mais qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

DEVIIENNE.

Avec un fou de son espèce, tout est possible !

VESTRIS.

Fou, peut-être ; mais brave, convenez-en !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CANDEILLE, arrivant de droite, accompagnée de
DUVAL et de CARMONTELLE.

CANDEILLE.

Eh bien ? Qu'y a-t-il ? On ne commence pas ?

FLEURY.

Dugazon ne fait que d'arriver.

CARMONTELLE.

Nous venons de la salle. Le public se fâche. Écoutez !

Murmures au fond.

DUVAL.

Et savez-vous ce qu'on dit ? Que Dugazon a peur... qu'il ne viendra pas...

VESTRIS.

Il va leur prouver le contraire...

CANDEILLE.

Il est encore dans sa loge ?

FLEURY.

Oui... Il s'habille.

CARMONTELLE.

Plus d'un quart d'heure de retard ! Ah ! les bonnes mœurs s'en vont. Les comédiens se font attendre, maintenant.

Murmures au fond.

CANDEILLE.

Ils se fâchent !

CARMONTELLE.

De mon temps on eût brisé les banquettes.

VESTRIS.

Ah ! les brigands !

Ils écoutent tous.

CARMONTELLE, à Duval.

Je ne veux pas manquer le premier coup de foudre. Allons dans les coulisses, voulez-vous ?

DUVAL.

Le bruit des sifflets ne vous est donc pas désagréable ?

CARMONTELLE.

Quand c'est les autres qu'on siffle... au contraire !

DUVAL.

Et l'on parle de la méchanceté des jeunes !

Ils sortent par la grande porte du fond qui se ferme sur eux.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins DUVAL et CARMONTELLE.

CANDEILLE.

Et Louise... Elle n'est pas là ?

VESTRIS.

Venir, elle ! Après la scène qu'ils ont eue ensemble !

FLEURY.

Je jurerais qu'elle viendra, moi ! Elle a trop de cœur pour n'être pas là en un moment pareil !

VESTRIS.

Que lui importe ! Elle n'aime plus Dugazon !

FLEURY.

Elle ne veut plus l'aimer. Ce n'est pas la même chose !

CANDEILLE.

Fleury a raison. Je suis sûre qu'elle viendra !

CONTAT.

Et moi je n'en doute pas. (Apercevant Louise.) Elle !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, arrivant de droite, très émue, à Fleury.

J'ai cru que je n'arriverais jamais. Où est Dugazon ? En scène ?

FLEURY.

Dans sa loge.

LOUISE, se dirigeant vers la gauche.

Alors...

FLEURY, la retenant.

Il va descendre dans une seconde. Attendez-le.

LOUISE.

Et... et lui, l'autre ?

FLEURY.

Georges Bernard ?

LOUISE.

Qu'est-il devenu ?

FLEURY.

Calmez-vous !

LOUISE.

Me calmer ! Quand je ne sais rien encore ! Quand tout à l'heure, si cette cabale éclate, de nouvelles angoisses m'attendent ! Non ! non ! Je n'ai plus de patience ! Je veux voir Dugazon ! Menez-moi à sa loge !

FLEURY.

Impossible, ma chère, j'entre en scène à l'instant...

VOIX DE L'AVERTISSEUR, à gauche.

En scène... citoyen Dugazon !

FLEURY, à la cantonade.

Il va descendre. (A Louise.) Je vous quitte... je manquerais mon entrée...

Il sort par le fond.

CONTAT.

Et moi aussi. Nous sommes en plein drame, ma chère !

DEVIIENNE.

Et il faut aller jouer la comédie !

Elles sortent toutes deux par le fond.

CANDEILLE, à Louise.

Moi, je retourne dans la salle... Je tâcherai... Enfin, compte sur moi.

Elle sort à droite. Pendant tout ce temps, murmures du public au dehors.

SCÈNE IX

LOUISE, VESTRIS, puis DUGAZON.

LOUISE, à Vestris.

Il ne descend pas... Montons à sa loge... Donne-moi le bras... je suis brisée.

VESTRIS, lui donnant le bras.

Et tu dis ne plus l'aimer! Et tu veux te séparer de lui!

VOIX DE L'AVERTISSEUR, au dehors.

Citoyen Dugazon! en scè...ène! On commence!

VOIX DE DUGAZON.

Eh bien, quoi! on a le temps, sacrebleu!

LOUISE.

Ah! (Elle se dégage de Vestris, va à Dugazon.) Toi! Rien?

DUGAZON, arrivé de gauche, en costume du valet Dubois,
des Fausses Confidences.

Allons donc!

LOUISE.

Et?...

DUGAZON.

Et lui, n'est-ce pas? A peine rassurée sur mon compte, c'est à lui que tu penses?

LOUISE.

Dugazon!

VESTIS, au fond, entr'ouvrant la grande porte, à Dugazon.

Tu sais que tu vas manquer ton entrée!...

DUGAZON, brutal.

Je te dis que j'ai le temps!

VESTIS.

Non! On frappe les trois coups...

On entend les trois coups frappés au dehors.

DUGAZON.

Va dans la coulisse et appelle-moi quand il sera temps! mais va donc, morbleu!

VESTIS, regardant.

Le rideau est levé!

DUGAZON.

Je ne suis que de la seconde scène! Va, va' et préviens-moi au dernier moment!

Vestris sort par le fond.

SCÈNE X

DUGAZON, LOUISE.

DUGAZON, ironique.

Alors nous tenons à savoir?

LOUISE.

Oui... et d'ailleurs ne t'ai-je pas juré?...

DUGAZON.

Serment de femme? nous savons ce qu'en vaut l'aune!

LOUISE.

Pourquoi m'as-tu crue alors?

DUGAZON.

Parce que j'avais intérêt à te croire, pour pouvoir lui prouver, te prouver à toi-même que je n'avais pas commis l'action vile dont il me soupçonnait, dont tu me soupçon-
nais aussi. Oh! je l'ai bien senti. va! j'avais alors la folie du dévouement, du sacrifice... mais cette folie est tombée... ma jalousie torturante me reprend... Je ne puis oublier que malgré tous tes serments, il était caché chez toi, dans ta chambre! Et je me demande si j'ai eu raison de te croire quand tu m'as dit n'avoir pour lui qu'un sentiment de femme compatissante à l'amour, mais n'aimant pas elle-même!

LOUISE.

Ah! je sens là ce public féroce, prêt à t'insulter... une crainte horrible m'étouffe... je suis morte à moitié... Mais cela ne te suffit pas, et tu y ajoutes par ton silence l'angoisse d'ignorer le sort de ce jeune homme que je n'aime pas d'amour, je te le jure encore, mais que le danger couru à cause de moi me rend cher... Oh! cela, je l'avoue hautement! Ah! parle! je t'en supplie! Au moment de la bataille, arrache-moi du cœur cette anxiété qui doit lui rester étrangère pour que ce cœur soit à toi, à toi seul...

SCÈNE XI

LES MÊMES, VESTRIS.

VESTRIS, apparaissant au fond.

Dugazon! vite! vite! Tu vas manquer ton entrée!

DUGAZON, violemment.

Mon entrée! le théâtre! Eh! que m'importe! quand toute ma pensée est ici, tout mon être est ici! Mon entrée! je la manquerai, mon entrée! Va leur dire que je me moque d'eux et que je les méprise!

VESTRIS.

Ils diront, eux, que tu as peur!

DUGAZON.

C'est vrai!

Il se dirige vers le fond.

LOUISE, le retenant.

Alors, rien, je ne saurai rien?

DUGAZON.

Pour que je lise dans tes yeux la tristesse de le savoir perdu ou la joie de le savoir sauvé? Non! non! Souffre un peu à ton tour! On est à vous, messieurs!

Il ouvre violemment la grande porte du fond, qui ne se referme plus. Par cette large baie, on aperçoit la scène. Sur la scène, Fleury et Contat qui jouent tournés, à droite, vers le public invisible; Dugazon, qui s'est placé derrière un portant, prêt à entrer en scène. Derrière un portant également, on aperçoit Devienne et Drouin.

LOUISE, à droite, premier plan.

Oh! le cruel! Qu'ils l'injurient, qu'ils le frappent!... peu m'importe maintenant! Je ne veux rien voir! rien! rien!

SCÈNE XII

LOUISE, VESTRIS.

FLEURY, au fond, en scène, à Contat, jouant.

« Non! vous dis-je; je serai bien aise de rester seul...

CONTAT.

« Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie... »

VESTRIS, à gauche, à Louise.

Il entre en scène!

LOUISE, à droite, près de la cheminée.

C'est lâche de rester... mais je ne peux pas partir... je ne peux pas!

FLEURY, à Dugazon qui vient d'entrer en scène.

« Ah! te voilà!

DUGAZON, saluant.

« Oui! je vous guettais!

FLEURY.

« J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'une domestique qui m'a introduit ici et qui voulait absolument me désennuyer en restant...

DUGAZON.

« Non. Mais voici l'heure à peu près... »

A ces mots, la cabale éclate. Cris du public.

LOUISE.

Oh! mon Dieu!

VESTRIS, à gauche, au premier plan, regardant Dugazon au fond.

Il tend la main, il fait signe qu'il veut parler...

CRIS DU PUBLIC.

Laissez-le parler! Non! non! *le Réveil!* Il veut chanter! Laissez-le parler! au nom de la liberté!

Un silence relatif s'établit.

VESTRIS.

Il s'avance! Il parle!

DUGAZON.

Citoyens, vous me demandez de chanter le *Réveil du peuple* ?

CRIS DU PUBLIC.

Oui ! oui !

DUGAZON.

Mon devoir est de vous obéir.

VESTRIS.

Que dit-il ?

CRIS DU PUBLIC.

Ah ! ah ! Bravo ! bravo !

DUGAZON.

Mais mon talent de chanteur est bien mince. Aussi, avant de chanter, vous demanderai-je une grâce ?...

LOUISE.

Que va-t-il dire ?

DUGAZON.

Pour me donner un courage qui me manque ! je supplie l'un de vous de vouloir bien chanter d'abord *la Carmagnole* ou s'il le préfère le *Ça ira* !

VESTRIS.

Il les insulte !

LOUISE.

Le malheureux !

Tempête de cris, de huées du public.

VESTRIS, regardant.

Des têtes se tendent vers lui, furieuses... des poings le menacent. Il ne recule pas d'une semelle : le regard animé, la tête haute, il a l'air de les défier. Il est superbe !

LOUISE, dans un élan.

Ah ! je le retrouve !

VESTRIS.

Il fait signe qu'il veut encore parler. Qu'est-ce qu'il fait ? Il a retiré sa perruque... Il la tient à la main... Il s'avance tout contre les quinquets, salue respectueusement...

DUGAZON.

Deux mots ! Je demande seulement à dire deux mots !...

CRIS DU PUBLIC.

Non !... Si !... Parlez !...

DUGAZON.

Une simple question ! Est-ce Dugazon comédien ou Dugazon citoyen que vous voulez obliger à chanter ?

CRIS DU PUBLIC.

Le citoyen ! Le citoyen ! Le Jacobin !

UNE VOIX.

L'aide de camp de Santerre !

UNE AUTRE.

Le suppôt du tyran !

CRIS DU PUBLIC.

Oui ! Oui !

DUGAZON.

Eh bien, le citoyen ne relève que de lui-même et se taira ; quant au comédien, voici sa tête... je vous la livre !

Il lance sa perruque à droite au fond, du côté du public.

VESTRIS.

Il a lancé sa perruque en plein parterre !

LOUISE.

Il est perdu !

Elle s'élance.

VESTRIS, la retenant.

Je te défends...

LOUISE.

Ils envahissent la scène... ils vont à lui... ils le menacent... le frappent...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DUGAZON, FLEURY, CONTAT, DEVIENNE, DROUIN, LES MUSCADINS, puis GEORGES.

On aperçoit, au fond, la scène envahie par les muscadins. Repoussés par eux, Dugazon, Fleury, Contat, Devienne, Drouin arrivent au premier plan. Irruption des muscadins qui suivent Dugazon, le bâton levé.

DUGAZON, arrivant furieux.

Oh ! les lâches ! les lâches !

LOUISE, cherchant à l'entraîner.

Par ici !

DUGAZON.

Fuir ! non !

LES MUSCADINS, bâton levé.

Il nous a insultés ! Dugazon ! Dugazon !

D'ALVILLE, à leur tête, à Dugazon.

Tu nous payeras tes injures !

DE KERGOËT.

Assommons-le !

D'ALVILLE.

Dugazon ! tu nous as jeté ta perruque : nous voulons ta caboche maintenant !

DE KERGOËT.

A coups de canne ! à coups de canne !

DUGAZON.

Canailles de chouans !

D'ALVILLE.

Voyez son habit de valet ! Bâtonnons-le comme un valet !

FLEURY, inte. venant.

Messieurs !

DE KERGOËT.

C'est Fleury ! Laissons passer Fleury !

D'ALVILLE.

Mais pour Dugazon, point de ménagements !

GEORGES, arrivé du fond avec les muscadins, allant à Louise, bas.

Ne craignez rien pour lui, madame, et ne vous étonnez pas !

LOUISE, bas.

Vous ! libre ?

GEORGES, bas, montrant Dugazon.

Grâce à lui !

LES MUSCADINS, faisant un mouvement offensif.

Corrigeons le faquin !

GEORGES, très calme, s'interposant entre les muscadins et Dugazon,
que les comédiens entourent et cherchent à protéger.

S'il vous plaît, messieurs...

D'ALVILLE.

Qui êtes-vous ?

GEORGES.

Un homme qui pense comme vous, qui est de cœur avec vous, mais qui a un grief particulier contre M. Dugazon. C'est moi qui ai reçu... l'accessoire lancé par lui dans la salle...

DE KERGOËT.

C'est à nous tous que s'adresse l'insulte !

TOUS.

Oui ! oui !

GEORGES, riant.

... Mais c'est moi qui ai été gratifié du présent !

DUGAZON, à part.

Le petit émigré ! Il veut ?... (Ironiquement.) Eh bien ! j'ai eu la main heureuse en le sauvant !

GEORGES, avec intention.

Je ne suis pas ingrat ! Je rends toujours ce que j'ai reçu !

D'ALVILLE.

Mais il nous appartient à tous !

Il lève son bâton sur Dugazon ainsi que les muscadins.

GEORGES.

Le bâton ! Fi ! c'est l'arme de ceux qui ne savent point en manier d'autres ! L'épée, à la bonne heure, c'est tout de même un peu plus élégant, et comme on dit le drôle assez bel escrimeur, voilà du moins un plaisir avouable. Laissez-moi commencer, de grâce... L'un de vous me remplacera, si par hasard...

D'ALVILLE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites !

GEORGES.

Bah ! J'y consens !

DE KERGOËT.

Mais des épées ?

GEORGES, tirant de son fourreau l'épée de Fleury.

Donnez-moi la vôtre, monsieur Fleury ! (Il tâte du doigt la pointe de l'épée.) Elle pique très joliment !

DUGAZON.

Donne-moi la tienne, Drouin !

Il prend l'épée de Drouin.

D'ALVILLE.

De la place ! de la place autour d'eux !

Les muscadins s'écartent pour assister au duel.

GEORGES, à Dugazon de très près.

Vous vouliez un duel, monsieur ? Prenez-le où l'occasion s'en présente ! Pendant ce temps-là, on ne vous assonniera pas, au moins !

DUGAZON, de même, avec élan.

Ah ! je comprends ! Vous voulez me sauver à votre tour !

GEORGES.

Vous m'avez bien sauvé tout à l'heure. Je m'acquitte !
Allez donc, on nous regarde !

Ils engagent le fer.

DUGAZON, à Georges, tout en ferrailant.

Dites donc, vous êtes un amour, tout simplement !

GEORGES, de même.

Je savais le danger qui vous menaçait, et aussitôt libre,
j'ai couru ici !

DUGAZON, se fendant.

Brave petit !

GEORGES, se fendant.

Ne me ménagez pas ! Ça ne pourra pas durer ! Ils s'impatientent !

D'ALVILLE.

Assez ! en voilà assez !

LES MUSCADINS.

Oui ! oui !

DE KERGOËT.

Plus d'épée ! Le bâton !

LES MUSCADINS.

Oui ! Le bâton ! le bâton !

GEORGES, bas.

Mais dépêchez-vous donc de me toucher !

DUGAZON.

Jamais de la vie !

D'ALVILLE.

Cela devient ridicule !

LES MUSCADINS.

Le bâton ! le bâton !

Ils les séparent et lèvent leurs bâtons sur Dugazon. Tout à coup un roulement de tambour éclate au fond.

DUVAL, accourant du fond.

On fait évacuer la salle !

CARMONTELLE, de même.

Sauve qui peut !

VESTRIS, montrant les soldats qui arrivent par le fond.

Les voilà ! les voilà !

Les soldats entourent les muscadins.

LES MUSCADINS, essayant en vain de résister.

On viole la liberté ! A bas les policiers ! Nous nous retrouverons !

D'ALVILLE, à pleine voix.

Mes amis, *le Réveil du Peuple !*

Les muscadins, entourés par les soldats, disparaissent par le fond en chantant.

Peuple français, peuple de frères,
Peux-tu voir, sans frémir d'horreur,
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur ?

SCÈNE XIV

DUGAZON, LOUISE, GEORGES, FLEURY, VESTRIS,
CONTAT, DEVIENNE, DROUIN, puis LANLAIRE.

DUGAZON, à Georges.

Vous m'avez rendu un fier service, monsieur !

FLEURY, à Georges.

Le brave cœur !

Tous s'empressent autour de Georges.

DUGAZON, à Georges.

Vous risquiez. vous risquez encore d'être reconnu.
arrêté !...

GEORGES.

Ne risquez-vous pas de l'être aussi, quand vous m'avez
tiré des griffes des sectionnaires ?

DUGAZON.

Ne parlons pas de ça ! un jeu d'enfant !

LANLAIRE, arrivée depuis un moment.

Un jeu d'enfant ! J'y étais, moi ! et j'ai tout vu !... On
n'est pas de Paris pour rien ! et l'on est curieuse !

TOUS.

Lanlaire !

DUGAZON.

Veux-tu te taire !

LANLAIRE.

Non ! j'me tairai pas ! Je rôdaillais autour de chez lui !... (Elle montre Dugazon.) La nuit tombait. Voici M. Dugazon qui sort, drôlement accoutré, par exemple, mais je l'ai reconnu.... (A Dugazon.) Je vous reconnaitrais toujours, moi ! Je l'ai suivi ! Tout à coup, dans une petite rue, pas loin de la section des Piques, v'là-t'il pas qu'il bondit sur un groupe d'individus qui emmenaient monsieur... (Elle montre Georges.) M. Dugazon, l'épée à la main, fond sur eux comme la foudre ! Pif ! Paf ! Ce qu'il était beau !

DUGAZON.

Ah ! petit monstre !

LANLAIRE.

Comment s'y est-il pris ? C'était superbe ! En un clin d'œil il avait culbuté ses adversaires ! Un grand était tombé, un gros roulait par terre, qu'il doit rouler encore... Un troisième était démoli. — « Fuyez vite, dit M. Dugazon à monsieur. — Non, dit monsieur, pas avant de savoir qui vous êtes ! — Eh bien, regardez ! » Et M. Dugazon salue comme dans le répertoire et se montre. « Vous ! — Moi ! Est-ce que vous pensez toujours qu'on est fait pour jouer les traîtres ? — Ah ! monsieur ! — Ah ! monsieur ! » Et des politesses ! « Séparons-nous vite ! on vient ! » Et chacun file de son côté ! Mais un jeu d'enfant, ça ! ah ! non ! Mazette ! D'ailleurs, en voici la preuve, là !

Elle montre la main de Dugazon.

DUGAZON.

Une égratignure !

LOUISE, allant à lui.

Mon ami !

FLEURY.

Vrai ! pour des gens qui se haïssent, vous passez tellement votre temps à vous sauver...

DUGAZON, à Georges.

... Que nous ne savons plus où nous en sommes, n'est-ce pas, mon petit?... (Se reprenant, cérémonieux.) Pardon!... Monsieur le comte!

Georges lui tend la main. Il la serre.

VESTRIS.

Où vous en êtes ? A tout oublier, pardieu !

GEORGES, faisant un pas vers Louise.

Tout oublier?...

LOUISE.

On a le droit de ne pas oublier, même quand on dit adieu, l'heure précieuse de la vie où l'on a pu faire estimer un cœur sincère, délicat et chevaleresque !

GEORGES.

Adieu, madame !

FLEURY, à Georges, vivement.

Vous êtes en danger à Paris... Je vous emmène chez moi, et demain, au petit jour...

Il l'emmène et sort avec lui.

VESTRIS, à Dugazon.

Allons ! Va ôter ton costume !

MADAME DUGAZON.

Oui ! Dans quel état tu es ! Tu prendrais mal !

DUGAZON.

Ah! pardon, Louise!

LOUISE.

Tu sais, un moment j'ai cessé vraiment de t'aimer... ce n'est que quand tu as été en danger...

DUGAZON.

Je voudrais y être tous les soirs, maintenant! Ah! chère femme!

Il l'embrasse, et tout le monde se dirige vers l'escalier des loges, pendant que les lampistes, au fond, sur la scène du théâtre, éteignent les derniers quinquets.

FIN



THÉÂTRE COMPLET D'EUGÈNE LABICHE

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

1^{er} VOLUME

Un Chapeau de paille d'Italie. — Le Misanthrope et l'Auvergnat. — Edgard et sa bonne. — La Fille bien gardée. — Un jeune homme pressé. — Deux papas très bien. — L'Affaire de la rue de Lourcine.

2^e VOLUME

Le voyage de M. Perrichon. — La Grammaire. — Les Petits Oiseaux. — La Poudre aux yeux. — Les Vivacités du capitaine Tic.

3^e VOLUME

Célimare le bien-aimé. — Un monsieur qui prend la mouche. — Frisette. — Mon Isménie — J'invite le colonel. — Le baron de Fourchevif. — Le Club champenois.

4^e VOLUME

Moi. — Les Deux Timides — Embrassons-nous, Folleville! — Un garçon de chez Véry. — Les Suites d'un premier lit. — Maman Sabouleux. — Les Marquises de la fourchette.

5^e VOLUME

La Cagnotte. — La Perle de la Cannebière. — Le Premier pas. — Un gros mot —

Le Choix d'un gendre. — Les 37 sous de M. Montaudoin.

6^e VOLUME

Le plus heureux des trois. — La Commode de Victorine. — L'Avare en gants jaunes. — La Sensitive. — Le Cachemire X. B. T.

7^e VOLUME

Les Trente Millions de Gladiateur. — Le Petit Voyage. — 29 degrés à l'ombre. — Le Major Cravachon. — La Main leste. — Un Pied dans le crime.

8^e VOLUME

Les Petites Mains. — Deux merles blancs. — La Chasse aux corbeaux. — Un monsieur qui a brûlé une dame. — Le Clou aux maris.

9^e VOLUME

Doit-on le dire? — Les Noces de Bouchencœur. — La Station Champbaudet. — Le Point de mire.

10^e VOLUME

Le Prix Martin — J'ai compromis ma femme. — La Cigale chez les fourmis. — Si jamais je te pince! — Un mari qui lance sa femme.



PQ
2376
N7M6

Normand, Jacques Clary Jean
Monsieur et Madame Dugazon

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

